

# LA GAUCHE COMMUNISTE D'ITALIE

## INTRODUCTION

Les thèses que nous publions ici doivent contribuer à donner des repères pour l'étude de la Gauche Communiste d'Italie. Notre but n'est pas de faire l'histoire de la gauche ni de jouer les archivistes du mouvement ouvrier, mais de donner des éléments pour comprendre la trajectoire historique de ce mouvement, de sa naissance à sa mort. Commencée dans les années 1970, au moment où se dégageait une gauche internationale apte à rétablir les positions de classe authentiques, son oeuvre s'interrompt en 1966. Bien que cette oeuvre n'ait pas été accomplie jusqu'au bout (la Gauche en effet, n'a pas restauré intégralement le programme du prolétariat), elle a fourni des éléments importants pour permettre de retrouver le contenu original et invariant du programme communiste. Donc la mission que s'était fixée la Gauche durant la période de reflux de la lutte des classes : maintenir les positions orthodoxes pour transmettre le programme aux générations futures, a, dans ce sens, été remplie. La scission de 1966 était nécessaire à la fois pour dépasser la gauche et maintenir son acquis, c'est-à-dire les positions authentiques qui remontent au Manifeste du Parti Communiste (1848).

Le point le plus haut de ce travail de dépassement fut atteint avec Invariance première série (N°s 1 à 7) qui toutefois ne l'a pas accompli jusqu'au bout. Après la Gauche s'imposait une transition dont Invariance constitua un moment encore négatif. Le spectre de la Gauche constituait encore la médiation par laquelle Invariance pouvait s'affirmer. En ce sens son existence correspond à une "positivité non encore vraie". Deux voies historiques s'ouvraient donc à Invariance : ou bien le succès dans le dépassement de la Gauche (et donc aussi l'auto-dépassement de sa propre démarche première) ou bien être ré-englobée. Dans le premier cas, elle aurait abouti à se poser elle-même comme sa propre présupposition et donc serait passé d'une positivité encore négative à une positivité vraie (c'est dans la perspective de mener à bien cette voie-là que Communisme ou Civilisation a vu le jour). L'autre voie, celle suivie par la nouvelle série montre qu'Invariance a été ré-englobée : elle a sombré dans le modernisme en abandonnant le point de vue classiste historique du programme communiste. De même le Groupe Communiste mondial qui pourtant affirme poursuivre l'oeuvre de dépassement a succombé sous le poids du conservatisme revenant ainsi en-deçà du travail effectué dans les 7 premiers numéros d'Invariance. En deçà même de la Gauche, si l'on songe à l'horrible syncrétisme entre le léninisme et l'anarchisme qui désormais le caractérise.

En ce sens, 1976 constitue un nouveau moment, prolongeant et dépassant à la fois Invariance. L'affirmation du retour à Marx est la condition de la réinsertion de la Gauche dans la totalité du mouvement communiste. Nous ne fétichisons pas la Gauche. Il faut restaurer la totalité du programme

communiste et la considérer comme un de ses moments. C'est seulement ainsi qu'on peut rester lié avec le futur et non pas être ré-englobé par le passé.

"La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants(...)La révolution ne peut pas tirer sa poésie du passé, mais seulement de l'avenir. Elle ne peut pas commencer avec elle-même avant d'avoir liquidé complètement toute superstition à l'égard du passé. Les révolutions antérieures avaient besoin de réminiscences historiques pour se dissimuler à elle-même leur propre contenu. La révolution.. doit laisser les morts enterrer leurs morts pour réaliser son propre objet." (Marx - Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte.)

## THESES

### 1. GENESE.

1.1 Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle on assiste à l'émergence au sein du mouvement socialiste international d'un courant de gauche apte à rétablir le programme communiste dans toute sa pureté doctrinale, en réaction aux mystifications réformistes ou opportunistes. Le principal mérite de ce courant de gauche fut de rétablir la perspective purement prolétarienne d'un effondrement du capital dans la crise et la terreur, contre les théories gradualistes à la Bernstein. Ce courant, qui comprend les tribunistes hollandais, Rosa Luxemburg en Allemagne, les bolcheviks en Russie, des socialistes bulgares et anglais, etc... trouva son expression la plus cohérente, c'est-à-dire la plus proche de Marx dans la Gauche qui se forme au sein du Parti Socialiste Italien (PSI) dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle.

1.2. Le début du siècle consacre la prédominance croissante du réformisme au sein du PSI (congrès de 1900). Le crétinisme parlementaire y triomphe avec la thèse de l'autonomie parlementaire (1902) qui dégage le groupe parlementaire du contrôle du parti, lequel n'est plus considéré que comme l'instrument du groupe parlementaire. En 1904, l'absence de soutien du parti aux luttes ouvrières entraîne une réaction de gauche, mais celle-ci prend la forme érronée du syndicalisme révolutionnaire. L'individualisation d'une Gauche, peu nette à cette époque, va s'accentuer au cours des années 1910, parallèlement à l'accroissement du réformisme de la droite (les possibilistes étaient partisans d'appuyer les gouvernements bourgeois au moyen de l'activité parlementaire). Aussi dès ce moment la Gauche (dont l'un des chefs de file était Benito Mussolini, alors révolutionnaire), esquissa une critique de l'action parlementaire.

1.3. Dans ce processus de dégagement progressif de la Gauche, un grand rôle fût tenu par la fédération de la Jeunesse socialiste créée en 1907. La Gauche prit position sur le grand débat qui, à cette époque, divisait la Fédération, sur le rôle de la culture dans la formation de la jeunesse prolétarienne. La droite soutenait que le prolétariat a besoin pour vaincre de la culture et des lumières de la science et son programme était :

"ennoblir et élever l'âme et l'esprit de la jeunesse prolétarienne au moyen d'une instruction générale, littéraire et scientifique."

A cela la Gauche rétorquait que la culture est toujours bourgeoise, et affirmait :

"que l'éducation des jeunes se fait davantage dans l'action que dans une étude réglée selon un système et des normes bureaucratiques."

De plus la seule manière de former d'authentiques militants communistes est d'accorder une place prépondérante à la théorie communiste et de maintenir rigoureusement ses principes, en dehors de toute liberté de critique.

La grande rectitude de ce courant, qui lui permit de survivre à la terrible épreuve de la contre-révolution qui s'ouvre en 1926 (victoire de la théorie du "socialisme dans un seul pays"), lui vient justement de son attitude profondément "théoricienne". Il réaffirma d'une part l'originalité de la théorie du prolétariat constituée en totalité des 1848, et d'autre part le privilège exclusif qu'a cette théorie de représenter les buts et les moyens du mouvement prolétarien. La rupture avec le réformisme sur le plan théorique s'accomplit pratiquement avec la formation du cercle Karl Marx en 1912 à Naples.

1.4. L'extrême-gauche à Naples surgit au sein d'une section socialiste totalement pourrie et réformiste. Le programme de la droite du PSI pour le mezzogiorno arriéré revendiquait un pur et simple développement économique libéral bourgeois. Par exemple le député Salvemini en arrive à dire que la revendication de la limitation du travail des enfants et des femmes est illégitime car sans ce travail, les paysans créveraient de faim! Le caractère réformiste du parti apparaissait là plus qu'ailleurs, sans fard ni masque. La critique de la Gauche eut donc un répondant au sein de la classe (cette racine vraiment prolétarienne aura une importance plus tard, en opposition au cercle d'intellectuels peu rigoureux regroupés à Turin autour de Gramsci et de l'Ordine Nuovo).

1.5. "La tradition de ce courant politique (celui qui fonda le parti communiste d'Italie -NDR-) remonte à la Gauche du parti socialiste qui existait dès avant la guerre. Si une majorité capable de lutter à la fois contre les erreurs réformistes et syndicalistes (cette dernière caractérisant jusque-là la gauche prolétarienne) s'était formée dès les congrès de Reggio Emilia (1912) et Ancône (1914) une extrême-gauche aspirant à des positions de classe toujours plus radicales s'était également délimitée à l'intérieur de cette majorité. D'importants problèmes posés à la classe ouvrière purent alors être résolus, comme ceux de la tactique électorale, des rapports avec les syndicats, de la guerre coloniale ou de la franc-maçonnerie." (Thèses de Lyon 1926)

La Gauche réclamait l'expulsion des francs-maçons, car ceux-ci n'ont rien à voir avec le communisme, comme l'exprimait -fort bien du reste- Mussolini :

"Le socialisme est un problème de classe. C'est même le seul, l'unique problème d'une seule et unique classe, le prolétariat. C'est seulement dans ce sens que Marx a pu dire que le socialisme est aussi un problème humain : la classe ouvrière représente toute l'humanité, et par son triomphe, elle abolit les classes. Mais on ne peut confondre notre humanisme avec l'humanisme élastique, creux et illogique de la franc-maçonnerie."

Vers la même époque, la Gauche prend position contre la guerre en Lybie, définit la primauté du parti par rapport aux syndicats et revendique l'abstentionnisme en matière de tactique électorale.

1.6. L'année 1914 voit un regain de combattivité du parti en même temps qu'une explosion de grèves et de luttes armées à travers toute l'Italie. C'est aussi, à l'échelle internationale l'année qui voit la faillite de la II<sup>e</sup> Internationale et de ses partis qui trahirent le prolétariat, en sombrant dans le chauvinisme de l'Union Sacrée.

Sous la dure pression de la Gauche, l'ensemble du PSI refusa l'entrée en guerre et la participation au conflit. Mais la Gauche allait plus loin : au mot d'ordre majoritaire neutraliste : "ni adhérer ni saboter", elle opposait celui du défaitisme révolutionnaire. La Gauche appelle à l'offensive contre la guerre.

"Pendant la guerre, si tout le parti ou presque s'opposa à une politique d'union sacrée, son extrême-gauche, bien individualisée, défendit les directives léninistes dans les réunions et congrès successifs (Bologne (./.)

Mai 1915, Rome-Fév 1917, Florence-Nov 1917, Rome-1918) : refus de la défense nationale et défaitisme; exploitation de la défaite militaire pour poser le problème du pouvoir; lutte incessante contre les chefs syndicaux et parlementaires opportunistes dont on exigeait l'expulsion du parti." (Thèses de Lyon - 1926)

1.7. L'entrée en guerre de l'Italie (1915) fut une victoire de la droite, dont le chef de file était... Benito Mussolini qui avait subitement tourné casaque dans les années 1914-15 (à noter que Gramsci aujourd'hui encensé par les stalinien et les gauchistes était lui aussi, interventionniste)!

Mais les difficultés et les sacrifices dûs à la guerre entraînèrent une hausse de la combativité ouvrière, qui permit notamment à Naples la constitution d'une section CGL (l'équivalent de la CGT) des métallurgistes par la Gauche en 1916. L'année 1917 vit l'intensification des luttes ouvrières et des insurrections prolétariennes à Milan et à Turin.

Le parti socialiste revendique la paix mais sans poser comme le fait la Gauche la prise du pouvoir comme condition préalable. Lors de la défaite de Caporetto (Oct 17) les social-patriotes ne refusèrent plus de voter les crédits de guerre, "honteux de participer à la défaite nationale".

Toutefois, alors que la majorité en restait à la tactique neutraliste "ni adhérer, ni saboter", à la réunion clandestine de Florence en Nov 17, Bordiga posait le problème de la prise du pouvoir dans la mesure où le prolétariat était armé.

1.8. La nouvelle de la révolution d'Octobre en Russie ne fut connue que tardivement en Italie à cause de la censure. Mais dès ce moment, il se dégage à ce sujet deux positions :

- Celle de Gramsci, pour qui la révolution d'Octobre s'est faite contre le 'Capital' de Marx! (qui d'après lui était en Russie le livre des bourgeois et non celui des prolétaires) et a radicalement démenti les hypothèses de Marx.

- Celle du groupe rassemblé autour de Bordiga, pour qui au contraire, ces thèses de Marx se sont trouvées confirmées. Il se réfère à la position historique de Marx sur l'Allemagne en 1848 : pour lui, la révolution était possible dans ce pays alors arriéré. Or les mêmes conditions se reproduisent dans la Russie de 1917. Il ne s'agit pas d'une nouvelle situation dans l'histoire, que la théorie n'aurait pas prévue. En même temps la Gauche s'engage pour affirmer :

- la défense de la dictature du prolétariat.
- la défense du caractère étatique des soviets, qui n'ont rien à voir avec les syndicats.
- que la révolution russe montre la voie à suivre.

1.9. A la fin de la guerre, la Gauche, sans entretenir aucune illusion sur la transformation du PSI, y travaille à la création d'un noyau communiste. Elle fonde le journal "Il Soviet".

"...dès la fin de la guerre, l'extrême-gauche s'exprima par le journal Il Soviet, qui le premier exposa et défendit l'orientation de la révolution russe en luttant contre ses interprétations anti-marxistes, opportunistes, syndicalistes et anarchistes, et posa correctement les problèmes essentiels de la dictature du prolétariat et du rôle du parti, en soutenant dès le début la nécessité d'une scission dans le parti socialiste." (Thèses de Lyon - 1926-)

1919 fut une année d'intenses luttes ouvrières et constitue en fait le point culminant de la vague révolutionnaire. La classe ouvrière occupait les usines, armée, (même parfois de mitrailleuses lourdes). Il apparaît alors que le PSI est tout à fait incapable de mener à bien la guerre de classes : la majorité fait faillite dans un démocratisme de plus en plus outré, en proposant,

à l'heure de la guerre civile, l'élection, par toutes les classes sociales, de l'Assemblée constituante. Un pas très important dans l'essor de la Gauche est franchi le 6 Juillet 1919 avec la constitution de la Fraction Communiste abstentionniste. D'autre part, il devient clair qu'on ne peut aboutir qu'à la scission car désormais on aura besoin d'un organe centralisé auquel soient soumis et les organisations ouvrières, et le groupe parlementaire. Pendant cette année 1919 également, la réponse du capital à la violence rouge commença à se manifester sous la forme des attaques des bandes fascistes.

## 2. DE LA FRACTION COMMUNISTE ABSTENTIONNISTE AU PARTI COMMUNISTE D'ITALIE.

En Novembre 1919 eurent lieu des élections, et la façon dont le gouvernement privilégiait cette activité parlementaire démontre la justesse des positions de la Gauche : le capital amène la classe ouvrière sur le terrain où elle est forcément battue : le parlement.

"Avec les élections de 1919, le gouvernement bourgeois de Nitti ouvrit une immense soupape à la pression révolutionnaire et détourna la poussée du prolétariat et l'attention du parti en exploitant ses traditions d'électoratisme éffréné. L'abstentionnisme du Soviet fut alors la seule réaction juste contre ce dernier, véritable cause du désastre qui suivit pour le prolétariat." (Thèses de Lyon)

Effectivement, l'organe de la Gauche écrivait, le 2 Mars 1919 :

"Nous croyons que désormais, les partis socialistes qui, comme le nôtre sont orientés vers la lutte de classe intransigeante, révolutionnaire, maximaliste, doivent cesser de mettre en valeur, par leur participation, le piège bourgeois des élections et du parlementarisme. Ainsi ont fait les bolchéviks en Russie et les Spartakistes en Allemagne. Nous devons en faire autant. Certes, le programme du parti considère aussi la conquête du pouvoir par la participation aux élections. Mais ce programme est de 1892, quand l'on pouvait encore croire que la prédominance électorale de la bourgeoisie venait, non d'un défaut inné du système, mais des déficiences du droit de vote en vigueur."

Au contraire, dans la situation de 1919 :

"Appeler le prolétariat aux urnes équivaut tout simplement à déclarer qu'il n'y a aucun espoir de réaliser ses aspirations révolutionnaires et que la lutte devra nécessairement se dérouler à l'intérieur de l'ordre bourgeois." (Il Soviet, 29-6-1919)

Le succès de la position abstentionniste au sein de la base du PSI mit à l'ordre du jour la constitution de la fraction à l'échelle nationale. La Gauche réclame le changement d'appellation du PSI en Parti Communiste d'Italie mais avec l'élimination préalable des éléments réformistes et social-démocrates. (Toutefois elle estimait que l'accord avec les maximalistes de Serrati était un préalable nécessaire pour aboutir à une scission efficace).

### 2.1 La fraction communiste abstentionniste au II<sup>e</sup> congrès de l'IC : accord de principes avec les bolchéviks, désaccords sur la tactique.

Le II<sup>e</sup> Congrès de l'IC qui se tint à Moscou en 1920, est le congrès véritablement déterminant en ce qui concerne la fondation effective d'un parti communiste mondial.

Mais outre les communistes révolutionnaires étaient présents de nombreux social-patriotes et opportunistes de droite qui, selon Lénine, proclamaient leur "adhésion inconditionnelle" à l'IC, mais "tout en restant en fait, dans tout leur travail pratique et politique, sur les positions de la II<sup>e</sup> Internationale". Par exemple la France envoya la crème de la crapule opportuniste en la personne de Cachin et de son collègue Frossard. Leur attitude annonçait tous les

revirements possibles. Tout en se frappant la poitrine et en larmoyant de leurs trahisons passées, les Cachin-Frossard promettaient de ne plus céder à la tentation de la collaboration de classe, puisque, disaient-ils, la conjoncture historique ne le permettait plus. Le discours de Cachin est encombré de phrases du type : les conditions PRESENTES, la politique criminelle ACTUELLE de la bourgeoisie, le moment ACTUEL où les intérêts nationaux coïncident avec ceux de la bourgeoisie etc... ce qui sous-entendait le retour toujours possible des mêmes vieilles pratiques de compromission, dont toutes les larmes de Cachin n'ont pas réussi à laver la boue.

Contre ceux-ci, Lénine était sans pitié, mais il attaquait également, quoique d'une manière différente "l'infantilisme de gauche" (en englobant dans ce terme aussi bien les abstentionnistes Italiens - ce que les épigones dans leur aveuglement "léniniste" essayent de cacher ou tout au moins de minimiser - que les gauches allemandes, hollandaises, anglaises et les syndicalistes révolutionnaires, IWW aux USA etc...) et dans lequel il voyait une réaction saine contre la pourriture opportuniste des vieux partis sociaux-démocrates de la II<sup>e</sup> Internationale, mais lourde de résurgences anarchistes.

C'est à leur sujet qu'il écrivit la "Maladie infantile du communisme", en prélude au II<sup>e</sup> Congrès. Au cours des débats, la Gauche pour sa part récusait l'amalgame et insistait sur le caractère communiste des principes qui régissaient ses prises de position tactiques.

#### 2.1.1 Le débat sur les conditions d'admission à l'IC.

Le discours de Bordiga, délégué de la Fraction Abstentionniste soulignait l'importance exceptionnelle du II<sup>e</sup> Congrès car il avait pour tâche de consolider les principes de l'Internationale Communiste. Il y défendit la thèse que la révolution russe était une nouvelle preuve de la véracité des thèses de Marx. La révolution russe, le succès international du mot d'ordre "tout le pouvoir aux soviets", l'assaut révolutionnaire au niveau mondial et la constitution de partis communistes semblaient avoir enterré la II<sup>e</sup> Internationale. Mais le danger de voir se réintroduire dans l'IC les mêmes éléments traîtres et corrompus de la II<sup>e</sup> Internationale subsistait, et le sous-estimer aurait été très grave. C'est pourquoi dans ce débat la Gauche fut plus intransigeante que Lénine lui-même.

2.1.1.1. Bordiga soulignait ce danger en disant que compte tenu de la situation du moment, une fois la guerre déjà éloignée et la révolution momentanément arrêtée dans son élan, à la suite des défaites d'Allemagne et de Hongrie, il était facile à n'importe qui de promettre de ne plus répéter l'infâme trahison de 1914 et d'adhérer au Programme de l'IC: dictature, terreur etc...

On ne pouvait se contenter d'une acceptation formelle, il fallait que celle-ci soit sans réserve. La plupart des enthousiastes de la dernière heure n'étaient pas prêts à voir se répéter au niveau international ce qui s'était passé en Russie. C'était même, peut-on dire, leur plus grande peur.

Aussi Bordiga proposait aux thèses d'admission un certain nombre de modifications qui allaient dans le sens du durcissement. Ainsi la condition 15 disait :

"Les partis qui conservent jusqu'à ce jour les anciens programmes social-démocrates ont pour devoir de les réviser sans tarder et d'élaborer un nouveau programme communiste, adapté aux conditions spéciales de leur pays et conçu dans le sens de l'Internationale Communiste. Comme règle générale, les programmes des partis affiliés à la III<sup>e</sup> Internationale sont ratifiés par un congrès mondial ou par le Comité Exécutif. En cas de refus par ces derniers de les ratifier, le parti en cause est en droit de faire appel au Congrès de l'Internationale Communiste."

La Gauche estimait cette formulation trop vague, elle réclamait qu'on supprime les mots : "adapté aux conditions spéciales de leur pays et conçu dans le sens de l'Internationale Communiste" et qu'on les remplace par :

"...un nouveau programme communiste dans lequel les principes de l'IC soient fixés d'une manière non équivoque et entièrement conforme aux résolutions des congrès internationaux. La minorité du parti, qui se déclare contre ce programme doit, pour cette raison, être exclue de l'organisation du parti. Les partis qui ont modifié leur programme et adhéré à l'Internationale, mais n'ont pas rempli cette condition doivent convoquer immédiatement un congrès extraordinaire pour s'y conformer."

2.1.1.2. A la base de la thèse de la Gauche il y a ce principe que l'adhésion au programme n'est pas distincte de l'adhésion au parti. Au sein de celui-ci, il n'y a pas de contrainte disciplinaire pour accepter le programme : si on ne l'accepte pas, on sort du parti.

La Gauche obtint qu'un paragraphe considéré par Lénine comme une "directive", un "souhait", soit transformé en condition. Cela devint la condition 20, que la Gauche fit suivre de la 21<sup>e</sup> condition :

"20 : Les partis qui veulent adhérer à l'IC, mais n'ont pas encore modifié radicalement leur ancienne tactique, doivent veiller, avant leur admission dans l'Internationale, à ce que les deux tiers au moins de leur comité central et des organes centraux les plus importants soient composés de camarades qui, déjà avant le III<sup>e</sup> Congrès s'étaient publiquement et clairement prononcés pour l'adhésion à l'Internationale Communiste. Des exceptions ne peuvent être admises qu'avec l'approbation du Comité exécutif de l'IC. Des exceptions ne peuvent être admises qu'avec l'approbation du Comité Exécutif de l'IC. L'Exécutif se réserve le droit de faire des exceptions également pour les représentants de la tendance centriste mentionnée au point 7.

21 : Les adhérents au parti qui rejettent par principe les conditions et les thèses formulées par l'IC doivent être exclus."

Le discours se clôt sur la promesse que les conditions seront fermement appliquées en Italie.

"Nous vous disons ceci : après avoir travaillé avec vous, nous voulons, rentrés dans notre pays former un front international compact contre les social-traitres, contre les saboteurs de la révolution communiste."

#### 2.1.2. La constitution de soviets.

L'offensive de classe en Italie dans les années 1919-20 avaient mis à l'ordre du jour la constitution de soviets et amené la Gauche à préciser sa position au début de 1920 dans son journal Il Soviet.

Il faut préciser que si en russe, soviet signifie 'conseil', il est un organe d'Etat prolétarien (et par conséquent son organisation est forcément territoriale, soviets étant synonyme de conseil ouvrier territorial), et doit être distingué des conseils d'usine (appelés indifféremment par les conseillistes 'conseils ouvriers' d'où la confusion mystificatrice) lesquels sont centrés sur l'entreprise, cellule de base du MPC.

La Gauche donnait la hiérarchie d'organisation suivante : d'abord vient le parti, organe de la classe prolétarienne qui dirige l'insurrection, la révolution, la dictature et la terreur prolétarienne.

"Tant que le pouvoir politique se trouve encore dans les mains de la classe capitaliste, une représentation des intérêts généraux révolutionnaires du prolétariat ne peut être obtenue que sur le terrain politique, dans un parti de classe recueillant l'adhésion personnelle de ceux qui ont dépassé, pour se consacrer à la cause de la révolution, la considération du strict intérêt égoïste, de l'intérêt de catégorie, et parfois même de l'intérêt de classe en ce sens que le parti admet également en son sein les déserteurs de la classe bourgeoise qui adhèrent au programme communiste."

(Il Soviet -1-2-1920)

2.1.2.1. Une fois détruit l'Etat bourgeois et instauré l'Etat prolétarien celui-ci est dirigé par le parti et donc vient en second lieu. (Lorsque le prolétariat n'a pris le pouvoir que dans un seul Etat, c'est au parti international de diriger la politique de l'Etat local).

Les organes de l'Etat prolétarien sont donc soumis au parti et ne sont révolutionnaires que s'ils sont dirigés par lui.

2.1.2.2. Les Soviets ont deux fonctions distinctes dans le temps, l'une politique, l'autre économique.

"Les fonctions politiques consistent en la lutte contre la bourgeoisie jusqu'à sa complète élimination, les fonctions économiques en la création de tout le nouveau mécanisme de la production communiste."

(Il Soviet 4-1-20)

Mais le prolétariat, contrairement à la bourgeoisie, ne dispose pas d'assises économiques dans la société, avant d'avoir pris le pouvoir politique. La prise du pouvoir politique est préalable à la destruction du capital permettant l'émancipation du communisme. Il est alors absurde de revendiquer pour les soviets une fonction économique avant que le parti ne détienne le pouvoir politique car ceux-ci se transformeront alors en organes de gestion du capital, voire même en instruments de la contre-révolution. Après la révolution, le réseau des soviets, sous la direction du parti de classe, prend en mains la transformation politique et économique de la société, formant ainsi la base d'un Etat prolétarien en voie de dépérissement.

En troisième lieu dans la hiérarchie vient le syndicat. La position de la Gauche sur la question syndicale sera exposée plus loin et à part, mais en l'occurrence il suffit de dire que les syndicats doivent être soumis au parti communiste. Enfin en dernier lieu dans cette hiérarchie définie par la gauche, viennent les conseils d'usine, car ce sont des organes locaux et non centralisés. La Gauche combattit donc violemment les conceptions de type Proudhonien qui visaient à faire à faire des conseils d'usine l'organe de base de l'organisation du communisme. Privilégier les conseils d'usine revient à refuser d'affronter l'Etat et à maintenir les prolétaires sur le terrain de l'entreprise, c'est-à-dire le terrain du capital, et à ne faire du communisme qu'un nouveau mode de gestion (ex Ordine Nuovo à Turin).

2.1.3. La question parlementaire.

L'adhésion totale qui se révéla au deuxième congrès entre Lénine et la Gauche sur le plan des principes communistes n'empêcha pas l'apparition de divergences quant aux conditions tactiques propres à la situation historique du moment. Cela était dû au fait que les bolchéviks appliquaient abusivement la tactique victorieuse (et juste) en Russie, aux pays capitalistes avancés.

2.1.3.1. C'est seulement au II<sup>e</sup> Congrès que fut clairement exposée des deux cotés la question parlementaire. A la différence du syndicat et du rôle des communistes dans les syndicats qui font partie des thèses d'admission à l'IC la question parlementaire se présente comme une question de tactique, étant admis que par principe (cf- les conditions d'admission) les communistes refusent de voir dans le parlement une forme de pouvoir prolétarien et prônent sa destruction. Nous examinerons les positions des deux tendances communistes qui se prononcent respectivement pour le parlementarisme révolutionnaire (bolchéviks) et les abstentionnistes (Gauche) étant entendu que les deux tendances rejettent l'abstentionnisme de type anarchiste, qui s'est développé par dégoût du parlementarisme social-démocrate. Ces courants anarchisants demeurent très flous sur la lutte politique, la dictature du prolétariat (ils refusent en général la lutte politique, assimilée faussement à la pratique politique des partis bourgeois et sociaux-démocrates). Les anarchistes refusent le parlement comme l'Etat, considérés comme instruments du mal absolu et sources de corruption. Comme Lénine, la Gauche critiquait ce type de considérations éthiques.



"Quelle fut la critique essentielle de Lénine aux erreurs "de gauche"? Ce fut de se rendre prisonnières de naïves formules morales, mystiques ou esthétiques et de leur attribuer une influence que notre méthode ne reconnaît pas. C'est, en d'autres termes de substituer des abstractions au réalisme de notre dialectique historique qui juge les attitudes et les expédients tactiques sur leur valeur effective. Lénine avait parfaitement raison de condamner le remplacement des véritables arguments marxistes par la phrase pseudo-révolutionnaire, et c'était parfaitement conforme à sa propre oeuvre à laquelle on doit la restauration des véritables valeurs révolutionnaires. Il est ridicule de fonder son argumentation tactique sur la phobie de certains mots, de certains gestes ou de certains contacts et sur une prétendue immunité des communistes dans l'action. C'est en cela que consiste le sot infantilisme, combattu par Lénine et qui est produit de préjugés théoriques bourgeois de nature idéaliste. La substitution d'une petite doctrine morale à la tactique marxiste est une pure sottise." (Lénine sur le chemin de la révol.)

2.1.3.2. Sur quoi se fondent les divergences? Deux points doivent bien être distingués. Sur le plan des principes, tout le monde est d'accord : les communistes sont anti-parlementaristes et se refusent à voir dans le parlement autre chose qu'une institution bourgeoise qui doit être détruite avec la révolution communiste.

"Aussi notre mot d'ordre est pour tout pays bourgeois : A bas le parlement! Vive le pouvoir des soviets !" (Zinoviev - Lettre circulaire au Comité Exécutif de l'IC).

Mais tactiquement, la question se pose : Peut-on utiliser le parlement bourgeois, pour oeuvrer à sa destruction ?

2.1.3.3. Les arguments des bolchéviks en faveur du parlementarisme révolutionnaire.

-L'expérience russe du parlementarisme révolutionnaire a parfaitement réussi (exemples nombreux).

-Liebknecht a fait de même au parlement Allemand en 1914 en refusant de voter les crédits de guerre et son intervention a eu une portée considérable.

-Les adversaires de la tactique du parlementarisme révolutionnaire condamnent cette tactique alors qu'ils ne l'ont jamais réellement essayée.

-L'argument central et qui revient comme un leitmotiv dans l'argumentation des bolchéviks et de Lénine est l'assimilation de l'anti-parlementarisme au refus moraliste des anarchistes. D'où la méfiance de Lénine qui craint que l'anti-parlementarisme ne cache une remise en cause de la théorie. Car dans la vision anarchiste, antiparlementarisme et négation du parti sont liés. Pour Lénine, ce n'est pas parce que le parti communiste ira dans les parlements bourgeois ou que les communistes seront en contact avec des bourgeois qu'il s'ensuivra une corruption du parti communiste. Si le parti défend rigoureusement les principes communistes, s'il forge des militants disciplinés (révolutionnaires professionnels), tendant toute leur activité vers un seul but, la révolution communiste, (c'est ce que dit également la Gauche lorsqu'elle affirme : pour nous un révolutionnaire est celui pour qui la révolution est tout aussi certaine qu'un fait déjà advenu), alors un tel parti n'a rien à craindre et peut mener une action parlementaire totalement opposée à celle des sociaux-démocrates.

-Les communistes peuvent utiliser la tribune parlementaire et les élections à des fins d'agitation révolutionnaires. Ils doivent entrer au parlement pour le détruire. L'on peut disposer ainsi d'informations et avoir des espions qui permettent au parti communiste de développer son action révolutionnaire.

-Les masses politiquement arriérées (surtout dans les campagnes) identifiaient toute vie politique à la vie parlementaire. Pour pouvoir les conquérir, la participation au parlement s'avère utile.

-Conditions pratiques pour le parlementarisme révolutionnaire :

- 1°- Le centre de gravité de la lutte doit être situé hors du parlement (dans les grèves, les insurrections et autres formes de la lutte des classes).
- 2°- Les interventions au parlement doivent correspondre à cette lutte.
- 3°- Les députés doivent prendre part au travail illégal.
- 4°- Ils doivent agir sur mandat du comité central du parti et se soumettre en tout à lui.
- 5°- Leurs interventions ne doivent pas s'embarrasser des formes parlementaires. (Qu'ils n'aient pas peur de se heurter à la majorité bourgeoise, qu'ils sachent parler par-dessus sa tête, dit Zinoviev).

Par conséquent :

"Un tel travail 'parlementaire' exige une hardiesse et un tempérament révolutionnaire exceptionnels. Ici en effet, les hommes sont à un poste particulièrement dangereux. Ils minent la position de l'ennemi dans son propre camp : ils entrent au parlement non pour recevoir cette machine entre leurs mains, mais pour aider les masses à la faire sauter du dehors". (Zinoviev-id.-)

-Il ne s'agit pas pour le parlementarisme révolutionnaire d'obtenir le plus grand nombre de sièges ou de voix, mais de mobiliser les masses sur les mots d'ordre prolétariens.

-Ce ne sont pas seulement les chefs mais l'ensemble du parti qui doit participer à la lutte électorale.

La participation aux élections ou au parlement n'est pas une participation absolue, le boycottage peut s'avérer parfois plus utile que la participation (surtout dans les périodes insurrectionnelles). Le parti doit donc analyser les situations spécifiques.

Précisons que la rigueur qui définit ce parlementarisme révolutionnaire le différencie radicalement des bouffones pratiques staliniennes et gauchistes d'aujourd'hui. Les légitimer au nom de Lénine est un faux grossier.

#### 2.1.3.4. Argumentation de la Gauche.

- L'expérience russe s'est déroulée dans un pays arriéré qui était à la veille d'une révolution double (bourgeoise ET prolétarienne). Dans les pays européens où la révolution bourgeoise a depuis longtemps triomphé, les masses ont déjà une longue expérience du parlement. La tactique dans ces pays doit donc être plus directe que celle qui a été appliquée justement en Russie.

- L'exemple de Liebknecht marque plutôt les dernières expériences du parlementarisme révolutionnaire que l'ouverture d'une ère nouvelle.

- Notre tactique abstentionniste ne doit pas être confondue avec celle des anarchistes. Nous sommes partisans d'un parti communiste centralisé, discipliné. Il faut un parti défendant rigoureusement les principes communistes et ayant à sa tête des chefs dévoués à la cause révolutionnaire. Le problème n'est pas que le parti pourrait se corrompre au parlement mais de préparer de la meilleure manière possible le prolétariat à la destruction de l'Etat bourgeois. Et la tactique abstentionniste nous paraît la meilleure pour cette préparation.

- A l'époque actuelle du mode de production capitaliste (la phase impérialiste) le capital a assis sa domination sur l'ensemble de la société. Le parlement perd de son importance dans la société bourgeoise, par contre sa fonction mystificatrice se renforce de plus en plus. En participant aux élections et au parlement il se peut que l'on n'élimine pas radicalement les illusions parlementaires. La participation de représentants prolétariens sur la même estrade que ceux de la bourgeoisie risque de voiler le caractère foncièrement anti-démocratique du mouvement communiste.

- Il ne faut pas s'exagérer les possibilités de l'action révolutionnaire à l'intérieur du parlement. Le fait de passer par les mécanismes propres à ces institutions (tant le parlement que les lois électorales) entrave l'

efficacité de la propagande révolutionnaire.

- La participation aux élections mobilise pour de longues périodes une grande partie des ressources (hommes, presse, moyens financiers) du parti qui sont ainsi détournées de la préparation révolutionnaire et entravent le travail révolutionnaire légal ou illégal.

- La participation aux élections renforce aussi "la sensation que c'est bien là l'action centrale pour les buts communistes".

- "Le succès de la campagne électorale se jugera toujours et uniquement sur le nombre de voix ou de mandats obtenus" (in Thèse 12 de la fraction communiste abstentionniste). Les thèses de la Gauche recueillirent trois voix (dont celle des PC belges et suisses). Par discipline, la Gauche se soumettra aux directives tactiques de l'IC et pratiquera dans l'esprit et la lettre le parlementarisme révolutionnaire tel que l'avait défini Lénine.

#### 2.1.4. La question agraire.

La Gauche critiquait également les thèses de l'IC sur la question agraire les jugeant insuffisantes pour les pays capitalistes avancés. Dans ces pays-là, la lutte contre les paysans riches et moyens, doit prendre plus tôt un caractère d'affrontement violent. De la part de l'IC cela correspondait à nouveau à ne pas percevoir les discontinuités qui existaient au niveau du rapport prolétariat-paysannerie entre l'aire Slave et l'aire Occidentale.

### 2.2 Position syndicale de la Gauche Communiste.

#### 2.2.1. Le cadre historique tel que ne l'a pas vu la Gauche.

Le passage du mode de production capitaliste à sa phase de subordination réelle a modifié les données de l'organisation immédiate (économique) de la classe. En effet le syndicat surgit sur la base de la phase de subordination formelle et voit sa base économique disparaître avec le développement du mode de production capitaliste, tandis que le capital que la soif de plus-value rend de plus en plus totalitaire n'est plus à même de tolérer une organisation prolétarienne économique permanente. La fusion du capital et de l'Etat (qui se réalise à travers le fascisme, le New Deal, le Stalinisme et les fronts populaires) se caractérise aussi par ce fait que le syndicat devient partie intégrante de l'appareil d'Etat.

Il va de soi qu'alors les communistes ne doivent plus avoir pour but de conquérir la direction des organisations syndicales, mais de les détruire purement et simplement comme instruments du capital.

Cette évolution, la Gauche Communiste l'a parfois intuitionnée mais sans en tirer vraiment les conséquences au niveau tactique, ce qui constitue à nouveau une preuve qu'elle n'a jamais rétabli réellement le point de vue communiste sur la périodisation en deux phases du mode de production capitaliste.

Il faut préciser que les anti-syndicalistes par principe (qui pensent qu'il n'aurait jamais fallu, même au temps de la Ière Internationale, participer aux syndicats) pensent également qu'il faut détruire le syndicat, mais c'est pour tomber aussitôt dans la même erreur économiste en voulant leur substituer le réseau des conseils d'usine.

2.2.2. C'est pourquoi la Gauche d'Italie, à la différence des Allemands et des Hollandais, ne mettait pas la question parlementaire et la question syndicale sur le même plan. En effet, le parlement est l'organe de l'Etat bourgeois, et même s'il peut être juste à un moment donné d'y participer (parlementarisme révolutionnaire), son pouvoir ne peut jamais être autre que bourgeois. Au contraire, pour la Gauche le syndicat reste un organe prolétarien et même s'il se donne une direction modérée ou réformiste, il est toujours susceptible d'être redressé dans un sens révolutionnaire. Au cours du mouvement révolutionnaire, la Gauche appliqua pleinement cette tactique en défendant également le front unique syndical à la base.

2.2.3. La Gauche avait donc accepté sans difficulté la thèse de Lénine selon laquelle les communistes doivent former des noyaux dans les syndicats et soumettre leurs organismes dirigeants.

La stratégie syndicale telle que la voyait Lénine, qui était juste en Russie n'était sûrement pas applicable mécaniquement aux zones géographiques où les progrès de la phase de soumission réelle tendaient à intégrer de plus en plus le syndicat à l'Etat capitaliste.

Toutefois cette intégration n'était pas réalisée partout au même degré comme le montre la possibilité qu'ont eu les communistes en plusieurs endroits de reconquérir les syndicats, quoiqu'au prix de scissions. (cf. aussi la création de l'Internationale Syndicale rouge). Mais même là se posait le problème de la désertion des prolétaires vis-à-vis des syndicats.

On peut dire que si une certaine ambiguïté pouvait subsister dans les années 20 sur la stratégie syndicale à mener dans les pays avancés, il est impardonnable que par la suite, la Gauche ait maintenu intégralement la position de l'IC sur cette question, malgré l'évidente intégration du mouvement syndical. Quoique certaines fractions de la Gauche Communiste internationale aient été assez loin dans l'étude du phénomène de l'intégration et de la critique du syndicat, il y eut, sous l'influence de Bordiga un retour en force des positions de l'IC (cf. plus-bas, thèse 6.4)

### 3 LE PARTI COMMUNISTE D'ITALIE.

3.1. La Gauche quitta Moscou après le II<sup>e</sup> Congrès de l'IC fermement décidée à balayer les opportunistes hors d'Italie et à aboutir à la scission : la croissance des luttes rend nécessaire la constitution d'un organe dirigeant et centralisé qui puisse encadrer l'élan révolutionnaire du prolétariat italien. Cet organe ne pouvait plus être le PSI, même remanié, dans la mesure où il s'est montré totalement inapte à la préparation révolutionnaire.

La Gauche estimait que la scission, quoiqu'étant un affaiblissement numérique était nécessaire pour se réaffirmer programmatiquement.

"Nous (avant 1921, il s'agit encore du PSI -NDR-) sommes plus de 200.000 membres. Nos effectifs sont supérieurs, par rapport à la population à ceux du parti communiste russe, avec la différence qu'ici la bourgeoisie nous frappe quand elle veut et là-bas, pas un chien de contre-révolutionnaire n'ose aboyer ni même souffler." (Il Soviet 24-10-1920)

Par rapport au problème de l'épuration du PSI, on distingue en gros trois tendances :

-La majorité réformiste (Turati) qui revendique la démocratie et la liberté d'expression. Elle agite justement l'épouvantail démocrate de la majorité numérique.

-Les maximalistes (Serrati) acceptent le principe d'expulsions, mais sans aller jusqu'à une véritable épuration.

-Les communistes abstentionnistes, auxquels se rallièrent bon gré mal gré (contrairement à la légende opportuniste) les ordinovistes (Gramsci), réclament la scission.

Au congrès du PSI de Livourne le 21 Janvier 1921, les communistes mis en minorité quittent la salle et fondent le même jour à Livourne le parti communiste d'Italie.

3.2. Parmi les partis communistes européens, le PCd'I est le seul qui se soit constitué sur la base de l'authentique programme communiste, avec à sa tête une fraction de gauche orthodoxe et décidée à diriger toute l'activité du parti en fonction de cette alternative : "ou dictature du prolétariat ou dictature de la bourgeoisie".

Ainsi Livourne consacrait la rupture effective avec la démocratie et le retour au principe communiste. Toutefois cet événement eut lieu tardivement, comme la Gauche elle-même l'affirma plus tard. Le point culminant de la vague révolutionnaire a été atteint en 1919.

La Gauche eut la direction du PC jusqu'en 1923-24, où, au moment de l'arrestation des principaux dirigeants par les fascistes, Moscou en profita pour substituer une nouvelle direction, centriste celle-ci, et plus soumise aux directives de l'IC.

### 3.3 Les thèses de Rome.

Les faiblesses inhérentes à l'IC, qui la marquaient dès le début de son existence s'aggravèrent dans les années 1921-22 compte tenu d'une part du recul de la révolution mondiale et d'autre part de la pression du capital international à l'extérieur ET à l'intérieur de la Russie, y compris au sein du PC. Cela conduisit non seulement à la mise en place de règles tactiques franchement néfastes (lesquelles à la longue exercent une influence néfaste sur le programme tout entier).

L'IC voulait imposer par la force la tactique du front unique que la Gauche refusait absolument. Les antagonismes qui ont abouti à Livourne, disait-elle sont inconciliables et un accord entre le PSI et le PC aboutirait à tirer un trait sur Livourne, à revaloriser ceux sur qui on tirait hier à boulets rouges et donc à désorienter la classe. (Pendant ce temps-là, Gramsci découvrait que Livourne avait été "le plus grand triomphe de la bourgeoisie" !)

3.3.1. Par conséquent le II<sup>e</sup> Congrès du PCd'I accorda une large place à la tactique, qu'il exposa dans les Thèses de Rome (1922). Elles furent une tentative pour fixer rigoureusement les normes tactiques auxquelles doit obéir le parti communiste. Leur apport primordial a été de montrer que règles tactiques et principes programmatiques sont indissociables par nature. C'est pourquoi intitulées 'thèses sur la tactique du PC d'Italie', les thèses ont fait une large place à la réaffirmation de la nature et de la fonction du parti communiste. Aucun débat sur la tactique ne peut avoir lieu si ces points n'ont été définis et acceptés une fois pour toutes.

3.3.2. Le prolétariat n'agit comme classe dans l'histoire qu'en tant qu'il est capable de <sup>se</sup> donner un programme et une méthode commune d'action, c'est-à-dire de s'organiser en parti. En tant qu'organe de la classe, le parti a pour fonction d'intégrer et de dépasser les intérêts momentanés et particuliers du prolétariat. Le parti est seul à pouvoir maintenir le but que poursuit le prolétariat et il dirige en les unifiant, les énergies prolétariennes qui tendent vers ce but. De même qu'il n'y a qu'un seul programme, il ne peut y avoir qu'un seul parti communiste.

3.3.3. Le programme a tracé les directions générales et les limites de l'action prolétarienne, parcequ'il connait et prévoit le déroulement du cycle capitaliste jusqu'à son anéantissement, sa destruction violente. Aussi la tactique peut et doit elle aussi être fixée d'avance, car l'étude de la situation est établie d'après les règles définies par le programme. Le cours du mode de production capitaliste est bien déterminé et sont déterminées également les phases successives de la lutte pour son abolition.

C'est pourquoi les Thèses de Rome envisagent un certain nombre de situations et la voie à suivre qui leur correspond en distinguant deux phases : la tactique "indirecte" (lorsque n'existent pas toutes les conditions pour pouvoir lancer directement un assaut au pouvoir bourgeois, phase durant laquelle le parti tente d'influencer la situation pour hâter la venue du moment décisif) et une tactique "directe" (lorsque le parti communiste prend seul l'initiative d'attaquer le pouvoir bourgeois).

### 3.3.4. Front unique et gouvernement ouvrier.

C'est à cette période également que se situe le débat sur le front unique. La Gauche refusait le front unique politique pour les raisons évoquées plus haut : la scission de Livourne est IRREVOCABLE.

"La tactique du front unique ne doit pas être comprise comme une coalition politique avec d'autres partis soi-disants ouvriers, mais comme l'utilisation des revendications immédiates provoquées par la situation

dans le but d'étendre l'influence du parti communiste sur les masses sans compromettre son autonomie." (Thèses de Lyon -1926-)

Aussi le front unique doit-il se situer au niveau des organisations prolétariennes "économiques" où sont regroupés des travailleurs de diverses appartenances politiques ou sans-parti. Il ne saurait être question d'établir des alliances politiques dont la pratique a déjà démontré l'inanité. Quant au "gouvernement ouvrier", c'est "le front unique prolétarien appliqué à une revendication centrale touchant au problème de l'Etat." (id.), ce qui dépasse le seul problème d'une tactique erronée et constitue une rupture ouverte avec le programme. En effet, il est contradictoire avec le principe de la dictature du prolétariat de laisser croire que la prise du pouvoir puisse se faire grâce à une coalition de partis ou à travers les organes traditionnels de l'Etat bourgeois.

Les termes mêmes de "gouvernement ouvrier" constituent une contradiction et il faut les abandonner. Le seul synonyme, disent les thèses de Lyon, qu'on pourrait appliquer à "dictature du prolétariat" serait "gouvernement du parti communiste", et il n'est pas utile d'opérer ce changement.

En définitive, la Gauche d'Italie a donc ébauché ce que la III<sup>e</sup> Internationale n'a pas su achever : la liaison organique entre le programme et la tactique. (Les positions tactiques de la Gauche sont exposées ici à un titre historique, il appartiendra à un travail ultérieur visant à cerner les caractéristiques de la prochaine crise d'élaborer en liaison dialectique avec la prévision le cadre tactique de la révolution future.)

Au II<sup>e</sup> congrès de l'IC, la Gauche avait émis le souhait que le parti mondial établisse pour le monde entier et les années à venir, des normes tactiques étroitement liées aux principes et comme eux intangibles, dont l'acceptation préalable aurait été critère d'admission à l'IC. Ce ne fut pas fait. L'IC échoua à rétablir cette unité organique entre le but (principes) et le mouvement (tactique). Comme le note Invariance, elle est morte en donnant les éléments de la solution du problème qui l'avait minée. Le parti de demain n'existera que s'il réalise dès sa naissance cette liaison organique, défendue par la Gauche.

#### 4. LA GAUCHE ET LE FASCISME.

Le prolétariat mondial n'a pas été à même de lancer sa grande offensive au moment (1919) où celle-ci aurait réalisée les conditions prévues de longue date par le communisme (Marx puis Engels et Lénine) pour la victoire de la révolution mondiale. La révolution russe aurait alors été le prologue de la révolution mondiale et, d'avant-garde politique du prolétariat mondial, la Russie serait redevenue, comme le pensait Lénine, l'arrière-garde de la dictature internationale du prolétariat. La jonction entre le mouvement du prolétariat russe et celui du prolétariat des pays avancés (surtout en Allemagne) ne s'est pas faite, isolant du même coup la Russie et reculant les chances de transformer l'IC en véritable parti mondial. A partir de ce moment-là, les faiblesses tactiques de l'IC acquièrent une importance primordiale car le prolétariat a à affronter la bourgeoisie de manière défensive.

Au IV<sup>e</sup> congrès de l'IC, Bordiga souligne que dans les années 1919-20, la bourgeoisie s'était largement résignée à la victoire du prolétariat. Mais la faiblesse du PSI et le répit qu'il ouvre à la lutte permettent à la bourgeoisie de redresser la tête et de se réorganiser pour lancer une offensive contre le prolétariat : c'est là la source du fascisme.

Jusqu'en 1923-24 la ligne de la Gauche est majoritaire au sein du PCd'I d'abord assumée par la direction jusqu'en 1923, puis encore largement défendue par la base, même avec la direction centriste (Gramsci) à sa tête.

L'attitude du PC face au fascisme à partir de 1924 (cf. L'affaire Matteoti) et surtout 1926 épousera toutes les vicissitudes tactiques de l'IC, et sera incapable d'offrir au prolétariat l'alternative de classe face au fascisme. Ce qui est important ici c'est d'insister sur l'analyse que la Gauche fit du fascisme car c'est cette vision solide et cohérente qui empêchera seule plus tard, la Gauche Communiste internationale de sombrer dans le délire anti-

fasciste et résister au démocratisme outrancier qui a investi les rangs du prolétariat.

4.1. Reprenant l'offensive, la bourgeoisie réagit sur le terrain où se portaient les coups du prolétariat : sur le terrain de la violence, largement utilisée durant toutes ces années par le prolétariat italien comme nous l'avons vu. Les bandes fascistes se mirent à organiser des "expéditions punitives" en direction de la campagne, attaquant en premier lieu les socialistes. Les dirigeants du PSI appelaient au calme et à la non-riposte. La Gauche explique que :

"...la violence fasciste ne vise pas à supprimer la démocratie bourgeoise ni même à écraser le social-démocratisme ouvrier, mais uniquement à défendre le régime démocratique contre les assauts révolutionnaires du prolétariat. Les travailleurs communistes sortent des cadres de la lutte parlementaire et proclament leur intention de conquérir le pouvoir par la violence; la bourgeoisie s'organise pour leur résister à l'aide des milices fascistes, non pas pour supprimer elle-même la démocratie, mais pour la défendre contre nous, communistes, qui voulons l'abolir." (souligné par Couc)

4.1.1. Cet article paru dans Il Comunista du 12 Avril 1921 est suivi d'une série d'autres visant à démontrer qu'il n' a pas désaccord entre le libéralisme et le fascisme, celui-ci étant la réalisation du premier. C'est pourquoi l'analyse du fascisme commence par celle de la démocratie.

Lorsque la bourgeoisie a réalisé assez solidement son assise sur la société pour ne plus craindre l'ennemi féodal, elle s'attelle alors à la tâche de mâter le nouvel ennemi qui se dresse en face d'elle et qui avait constitué sa masse de manoeuvre contre la noblesse féodale : le quart-état, le prolétariat. La démocratie, d'arme révolutionnaire devient alors moyen de conservation pour la bourgeoisie. La démocratie sert contre une partie de la société : le prolétariat. L'Etat libéral défend le capital par tous les moyens, y compris s'il le faut, par les privations de liberté. Toutefois il n'y a pas de révision de la doctrine libérale.

"Ainsi la bourgeoisie n'a pas à se repentir d'avoir été libérale, ni à abjurer le libéralisme : c'est par un développement en quelque sorte "biologique" que son organe de domination a été amené et préparé à défendre la cause de la "liberté" au moyen des prisons et des mitrailleuses."

(Il Comunista -Nov 1921)

L'Etat est toujours un état de classe, mais la mystification qui lui est inhérente se suffit à elle-même en temps ordinaire : l'Etat est fort. Mais il peut arriver en cas de crise sociale, qu'il exige la participation active de la classe dont il défend les intérêts. Le parti constitutionnel de type électoral n'est plus suffisant.

"Il faut que la classe sur laquelle l'Etat repose assiste celui-ci dans ses fonctions selon les exigences nouvelles. Le mouvement politique conservateur et contre-révolutionnaire doit s'organiser militairement et remplir une fonction militaire en prévision de la guerre civile." (id.)

Aussi, dans le fascisme, l'Etat se dédouble. La classe bourgeoise conserve l'Etat "arbitre" au-dessus des classes, représentant "neutre" de l'intérêt général, et à côté (afin de préserver la mystification) elle forme son organisation militaire sous la forme des bandes fascistes, les chemises noires. Si l'Etat en tant que tel prenait l'offensive, cela reviendrait à provoquer soi-même la guerre civile, alors que le but est de briser la résistance de la classe ouvrière.

"C'est parcequ'il faut que l'Etat garde le droit de se présenter comme l'expression démocratique des intérêts de tous que cette milice de classe doit nécessairement se former en dehors de lui."

C'est également pour cette raison que l'idéologie fasciste est absolument creuse et vide ("Nous les fascistes, nous n'avons pas de doctrine préconstituée : notre doctrine c'est le fait" -Mussolini , ou encore "Le fascisme est

pragmatiste. Il n'a pas d'a priori ni de but lointain." )  
 Le fascisme n'a pas de programme et il ne sait pas se définir car il est le produit du dédoublement de la conscience de toute une classe.

L'idéologie du fascisme peut se résumer ainsi : l'organisation est tout, l'idéologie n'est rien, pendant dialectique de celle du libéralisme : l'idéologie est tout, l'organisation n'est rien.

4.1.2. Bordiga poursuivra cette analyse lors de son rapport au IV<sup>e</sup> Congrès mondial de l'IC en 1922. Il précise que le fascisme est la tentative d'organiser la classe bourgeoise en parti unique. Il vise à unifier les intérêts divergents de la classe et à surmonter ses divisions politiques (car il n'appartient à personne, pas même au fascisme de surmonter l'anarchie économique inhérente au mode de production capitaliste).

C'est pourquoi le fascisme se place au-dessus des partis bourgeois traditionnels et les vide peu à peu de leur substance. Il est la classe bourgeoise unie et non la partie réactionnaire de cette classe. (C'est cette compréhension tout à fait erronée qui conduit au frontisme : le fascisme serait retour de la féodalité et de la barbarie, par conséquent le danger fasciste autoriserait l'alliance avec d'autres fractions, "progressistes" celles-là, de la bourgeoisie. Or chaque fois que la classe est tombée dans ce piège -ex. les fronts populaires- elle a subi ses plus grandes défaites politiques).

4.1.3. On retrouve là la fondamentale importance de la tactique et l'équation irréfutable qu'analyse théorique erronée conduit invariablement à une tactique fautive. L'IC ne partageait pas l'analyse de la Gauche et identifiait à tort Mussolini à Kornilov (général russe réactionnaire représentant les intérêts de l'ancien régime, principal agent de Kérénsky dans la tentative de coup d'Etat contre Pétrograd en Juillet 17). Contre Kornilov, les bolcheviks avaient fait front avec les sociaux-démocrates, sans toutefois abjurer en rien les principes. Mais Kornilov représentait réellement la réaction et le retour de l'ancien régime, tandis que Mussolini est l'instrument du grand capital.

La Gauche maintint qu'il n'y avait pas à s'allier avec une fraction de la bourgeoisie contre une autre, ni à faire appel aux bourgeoisies des autres pays. Au contraire, il fallait rester isolé, car c'était le seul moyen de mener l'offensive sur le terrain où elle devait être menée : c'est-à-dire au niveau de l'antagonisme prolétariat-capital. C'est pourquoi, alors que Gramsci flirtait avec les "Arditi del Popolo", la direction, (alors la Gauche) interdit toute alliance militaire avec eux.

(Cette organisation constituée surtout d'anciens militaires proclamait une "unité" douteuse et avait comme programme "l'ordre". Ce n'était donc pas aux communistes de s'allier avec eux, car il était bien évident qu'ils défendraient "l'ordre" contre tous les fauteurs de violence, communistes compris). La Gauche Communiste maintenait une position d'isolement que l'historiographie officielle désigne aujourd'hui comme sectaire, rejetant sur ce "sectarisme" la victoire du fascisme !

"Nous croyons qu'à la base il doit y avoir ce critère : aucune entente d'organisation, aucun front unique avec les éléments qui ne se donnent pas pour but la lutte révolutionnaire armée du prolétariat contre l'Etat constitué c'est-à-dire la lutte comprise comme une offensive, une initiative révolutionnaire, la lutte visant l'abolition de la démocratie parlementaire et l'instauration de la dictature politique du prolétariat qui mettra hors-la-loi les adversaires de la révolution."

(Il comunista 8-21)

En faisant front avec les démocrates, le PC aurait entraîné le prolétariat sur le terrain de la défense des institutions démocratiques c'est-à-dire qu'il aurait été l'agent de la défaite de la classe. Le PC refusait les alliances politiques mais n'en fut pas moins très actif durant cette période, engageant à chaque fois qu'il le fallait la lutte dans la rue contre les



chemises noires et celles-ci, quoiqu'au prix de nombreuses vies ouvrières, n'avaient pas toujours le dessus.

4.1.4. Parmi les caractéristiques importantes du fascisme exposées par la Gauche d'Italie, celle-ci montre la force du fascisme en tant que phénomène d'intégration contre-révolutionnaire du prolétariat au capital : le fascisme pille la théorie prolétarienne.

"L'idéologie" fasciste est constituée de formules héritées du libéralisme mêlées à une démagogie outrancière. A travers le fascisme, la bourgeoisie a compris que tout comme on ne pouvait détruire la puissance révolutionnaire du prolétariat qu'en l'intégrant au maximum à l'Etat, on ne peut pas lutter contre la théorie prolétarienne en essayant de prouver sa non-validité, mais en en pillant le contenu. On peut arriver ainsi à faire passer le prolétariat sur des positions capitalistes. Le fascisme a emprunté également à l'expérience russe surtout au niveau de l'organisation en parti unique, allant jusqu'à nommer (singerie suprême!) des commissaires fascistes aux postes-clés de l'appareil d'Etat.

Mais l'analogie s'arrête là, car le fascisme peut seulement réduire momentanément les antagonismes de la bourgeoisie mais non pas les éliminer. Il peut les réduire dans le cadre de la nation, mais au contraire, il les exacerbe au niveau international dans la mesure où il mène au militarisme et à la guerre.

"De nouvelles victoires à l'étranger ne seraient d'aucune aide au fascisme parce que loin de tendre à l'organisation internationale des intérêts il les pousse à l'affrontement et à la guerre. Voilà pourquoi Moscou, qui a osé détruire la vieille machine d'Etat a ouvert de nouvelles voies à l'histoire tandis que Rome, qui a tenté au contraire de la rajeunir, ne fera que synchroniser la défaite de la fureur réactionnaire et celle du délire réformiste." (Discours de Bordiga au IV<sup>e</sup> Congrès de l'IC)

## 5. DE 1926 A LA SECONDE GUERRE MONDIALE.

Au cours des années qui précèdent 1926, la dégénérescence du mouvement prolétarien va en s'accroissant.

5.1. En 1924, l'IC décide la "bolchevisation" des PC européens, c'est-à-dire leur transformation en partis de masse basés sur les cellules d'entreprise. La Gauche se battit durement contre la bolchevisation estimant que ce n'était là qu'un moyen d'aggraver les défauts constatés dans les sections de l'IC. La rupture avec la conception d'un parti petit, mais très discipliné et centralisé et théoriquement monolithique introduit forcément un relâchement dans les critères d'adhésion qui deviennent de plus en plus flous. D'autre part l'organisation par cellules d'entreprise "équivalait à un système fédératif qui nie la centralisation et la fusion des énergies révolutionnaires."

De plus la discipline plaquée qui accompagne la bolchévisation est complètement inutile en ce qui concerne l'élimination du fractionnisme, auquel on ne peut remédier que par l'acquisition d'une plus grande cohérence théorique et politique. Le groupe de Bordiga fonde en Février 1924 la revue "Prometeo" à Naples que la direction du PC supprime en Aout suivant.

En 1925, le 14<sup>e</sup> Congrès du PCUS théorise le "socialisme dans un seul pays".

## 5.2. L'année 1926 : les thèses de Lyon.

En 1926, le cours de la révolution mondiale bascule définitivement, car la seule manière de sauvegarder la Russie prolétarienne était que se dresse avec force le prolétariat de tous les pays. C'est au nom de cet internationalisme vivant que la Gauche demandait que la politique de l'Etat russe soit dirigée par l'Internationale. De toutes façons, fidèles à Lénine, ni Trotsky ni Zinoviev, ni la Gauche ne pensaient ni même n'espéraient passer dès ce moment au socialisme; la seule voie historique ouverte à la Russie en l'absence de la révolution mondiale était la transition au capitalisme.

Mais avec l'appui de la classe ouvrière internationale, on aurait pu maintenir le caractère politiquement prolétarien de l'Etat Russe "même pendant 50 ans", disait Trotsky. Le VI<sup>e</sup> Congrès de l'IC voit la victoire de la ligne "socialisme dans un seul pays". La vague de reflux était donc trop forte, et 30 ans plus tard, dans le 'Dialogue avec les morts', la Gauche revenait sur cette période, en montrant la dimension tragique de la défaite du prolétariat.

"Dès 1926, la victoire du stalinisme, forme moderne et aggravée de la trahison à la révolution et au communisme était prévisible. Dès ce moment, en effet il était clair pour l'opposition communiste internationale que le salut ne pouvait venir qu'au terme, encore lointain, du cycle de dégénérescence de l'Etat et du Parti russes, et des vestiges de l'Internationale. C'est dire que le salut était impossible avant qu'on ait pu faire le bilan théorique (déjà esquissé alors), du reniement de tous les principes cardinaux de la révolution formulés par Marx et Lénine."

La même année se tient à Lyon pour des raisons de clandestinité le III<sup>e</sup> congrès du PCd'I. La Gauche y présente ce qui deviendra les Thèses de Lyon. Elles réaffirment le rôle du parti communiste dans la révolution prolétarienne en précisant que la révolution n'est pas une question de forme d'organisation. Ce qui est privilégié, ce n'est pas la forme-parti, au nom d'un fétichisme quelconque, mais le contenu dynamique de celui-ci qui est le programme communiste. C'est dans la force ou la faiblesse du programme que réside la possibilité ou non de la victoire de la révolution, et aucunement dans la découverte d'une miraculeuse forme d'organisation qui serait, elle, par opposition au parti, préservée magiquement des risques de corruption et de dégénérescence. Le centralisme organique comme mode d'être du parti y est réaffirmé. Les règles tactiques du parti ainsi que leur rapport à la doctrine y est réaffirmé. Les règles tactiques du parti, ainsi que leur rapport à la doctrine y sont à nouveau développées.

Enfin les thèses dressent une sorte de bilan de la période qui s'achève en rappelant le rôle de la Gauche à la direction du parti et donnant des éléments de critique des erreurs commises par la direction centriste qui lui succéda. (cf. Thèse de Lyon, chap III : questions italiennes). Les thèses se terminent sur les perspectives de travail pour le parti. On y lit notamment :

"Le parti doit préparer le prolétariat à la reprise de son activité de classe et de la lutte contre le fascisme en utilisant les sévères expériences qu'il a faites ces derniers temps. Il doit, en même temps, détruire toutes ses illusions sur la portée des changements de la politique bourgeoise ou sur les possibilités d'aide apportées par les classes moyennes urbaines, en se servant des expériences de la période libérale et démocratique pour éviter le renouvellement des illusions pacifistes."

Les limites des 'Thèses' sont donc les limites que l'histoire elle-même imposait au prolétariat italien et international. Le cours était renversé. Au congrès, 91% des voix allèrent à Gramsci.

5.3. "Après le congrès de Lyon 1926, la Gauche perd définitivement la direction et l'influence puissante sur le PCI. En 1927, un certain nombre de camarades fondent à Pantin la fraction de la gauche communiste au sein du PCI et publient un journal, Prometeo. Ils entrent en conflit constant avec les trotskystes tandis que les éléments dérivés du KAPD et des Tribunistes leur reprochaient de ne pas aller aussi loin qu'eux dans la critique de la révolution russe, c'est-à-dire de ne pas aller jusqu'à affirmer que la contre-révolution était l'oeuvre de Lénine etc... (Il faut noter que la Gauche ne reconnut le caractère capitaliste -économiquement et politiquement- de la Russie qu'assez tard : en 33 -NDR) La Gauche souligna l'impossibilité de créer un parti." Au lieu d'une

rigoureuse analyse de la situation pour voir si les conditions existent pour fonder les nouveaux organes, on détermine a priori la nécessité de créer la nouvelle internationale. De la formule : la révolution est impossible sans parti communiste, on en tire la conclusion simpliste qu'il faut d'ores et déjà construire le nouveau parti". (Bilan N°1 1933)

En 1935, constitution de la fraction indépendante. Lors de la guerre d'Espagne, elle souligna dans un premier temps l'aspect hautement révolutionnaire du mouvement, puis dénonça la guerre impérialiste en laquelle s'était transformée la lutte.

La Gauche maintient fermement son anti-démocratisme et son refus de la lutte de défense nationale sous quelque prétexte que ce soit, en particulier au nom de la défense de l'URSS, alors que beaucoup de trotskystes entrèrent dans la résistance.

Dans Prometeo et dans Bilan se trouvent certes des faiblesses dérivant de la non-individualisation claire et nette de la phase de recul et de l'étude du développement du capital à l'échelle mondiale. Cependant cette fraction eut le mérite de défendre correctement les principes fondamentaux du communisme, ce qui l'empêcha de tomber dans le traquenard démocratique ou dans celui de la création du parti.

La force de ce mouvement c'était d'avoir compris qu'il fallait battre en retraite." (Invariance N°6 Thèse 1.3.8)

5.4. A partir de ce moment-là le travail de la Gauche se poursuit dans l'émigration surtout sur le plan de l'activité théorique, nécessaire après toute défaite. Le prolétariat est révolutionnaire ou il n'est rien! C'est-à-dire que lorsque la contre-révolution l'a éliminé, les communistes doivent savoir vivre ce repli et interrompre toute activité organisationnelle qui devient alors une entrave à la nécessaire clarification et au bilan que cette période impose.

Le principal dirigeant de la Gauche, Bordiga (exclu du PC en 1930 et sur lequel il ne sert à rien de jeter le voile d'un anonymat hypocrite, c'est pourquoi nous citons son nom) ne participera à aucune activité publique durant cette période. C'est sans doute ce à quoi il doit de ne pas avoir été entraîné dans le sinistre carnaval de la contre-révolution où même d'ex-grands dirigeants révolutionnaires comme Trotsky furent exhibés comme des bouffons, des "battilochi".

Pourtant bien que le cours de la contre-révolution ne se soit aucunement renversé, en 1943 se constitue le Parti Communiste Internationaliste.

#### 6. LA GAUCHE COMMUNISTE APRES LA GUERRE.

(Les thèses qui suivent sont déjà parues dans Invariance N°6 -1969- au chap. 1.5. Elles sont ici remaniées et augmentées. Dans ce même numéro 6, Invariance avait donné d'autres éléments sur la Gauche, notamment à propos de la Russie).

6.1. En 1943 le Parti Communiste Internationaliste est fondé par des militants de la Gauche, qui dès la fin de la guerre étaient en contact avec des éléments français et belges.

Le parti publie "Battaglia Comunista" et Prometeo.

Ce mouvement laquit lesté d'un certain nombre d'erreurs liées à l'idée que l'on pouvait et devait répéter ce qui s'était produit au cours du premier après-guerre. Il y avait la croyance en la venue plus ou moins proche d'une phase révolutionnaire comme celle de 1917 et donc la possibilité d'une intervention prolétarienne. A cela s'ajoutait la personnalisation de la contre-révolution en la Russie Soviétique, laquelle connaîtrait une phase nouvelle : le capitalisme d'Etat vu comme un stade intermédiaire, particulier entre le mode de production capitaliste et le communisme.

Il y avait donc un fort courant qui n'avait pas brisé les attaches avec la III<sup>e</sup> Internationale, avec ses polémiques; il restait sur son terrain et, par là, manifestait une déviation de type trotskyste à tel point que dans

une plate-forme de 1944, il était écrit ceci :

"Notre parti, qui ne sous-estime pas l'influence des autres partis à tradition ouvrière et l'importance d'une telle influence sur les masses, se fait le défenseur du "front unique", manifestation de l'unité ouvrière au-dessus des partis, etc..."

6.2. Mais en même temps se trouvait un autre courant qui avait réellement tiré les leçons des événements qui s'étaient produits depuis 1928, pour qui la constitution du parti était prématurée, mais pour qui aussi, il était nécessaire de préserver les quelques énergies prolétariennes afin qu'elles ne deviennent pas la proie de l'immédiatisme. Ce courant accepta le parti un peu comme Engels reconnut la fondation de la III<sup>e</sup> Internationale. Ainsi Bordiga estimait prématurée et inutile toute activité organisationnelle, mais il rédigeait la rubrique "Sul Filo del Tempo" estimant qu'il fallait préserver et maintenir intact l'héritage du programme communiste.

6.3. Les positions "immédiates" de ce courant (défendues dans les 'Fili' puis dans "Il programma comunista" et dans la plupart des articles de Prometeo - jusqu'en 1952-) peuvent être résumées ainsi.

-Le fascisme a gagné la guerre. (Même si les fascistes l'ont perdu. Les éléments apparus avec le fascisme, intervention poussée de l'Etat, centralisation politique correspondant à la centralisation et à la concentration économique, totalitarisme croissant du capital etc... se généralisent après la guerre. Si ce courant fut le seul à bien mettre en relief le fait que le fascisme correspondait au cours du capital prévu par la théorie, et n'était ni un "accident" dans le cours de l'histoire, ni une rechute dans la barbarie, il ne relia pas de manière directe ce qu'il appelle "phase impérialiste et fasciste" au procès d'extorsion de la plus-value relative, insistant plutôt sur la concentration et la centralisation du capital (qui sont en fait des conséquences du procès de valorisation/dévalorisation du capital). Sur ce point, ce courant n'avait pas totalement rompu non plus avec le léninisme et la III<sup>e</sup> Internationale.)

-Pas de 3<sup>e</sup> guerre mondiale imminente. (C'est ce que prévoyait par exemple 'Socialisme ou Barbarie' et d'ailleurs c'est dans cette perspective qu'eurent lieu plusieurs scissions dans le trotskysme (SouB en France, International Socialism en Grande-Bretagne) à l'époque de la guerre de Corée, sur le problème du soutien à l'URSS en cas de conflit armé. En fait la guerre froide n'est qu'une forme de terreur blanche, destinée à mettre au pas le prolétariat mondial).

-L'URSS est pacifiste et les USA sont bellicistes.

-Le mouvement prolétarien doit en finir avec toutes les scories du passé, il doit en finir avec la démocratie.

-Lutte contre le nouveau révisionnisme qui sème le doute ! et selon lequel le prolétariat ne pourrait plus accomplir SEUL sa mission révolutionnaire (dernière manifestation du passif de la théorie du front unique, puis des fronts populaires.)

6.4. L'opposition entre les deux courants ne devait que s'amplifier. Le point d'achoppement en fut la Russie et la question syndicale (plus exactement le lien du parti à la classe et les possibilités d'intervention de celui-ci dans la situation immédiate.)

La tendance de Damen considérait les syndicats comme intégrés à l'Etat capitaliste et illusoire les tentatives de reconquête. Il fallait, pour cette tendance "activiste" :

- a) organiser des "groupes communistes d'usine".
- b) participer à toutes les luttes dont l'origine réside dans l'exploitation des ouvriers.
- c) dénoncer le rôle des syndicats et participer dans ce but aux élections

des organismes syndicaux et des commissions internes d'usine. La tendance Damen, influencée par l'idéologie ambiante et particulièrement par SouB en arrivait à théoriser qu'en Russie il y avait des phénomènes nouveaux qui nécessitaient une révision de la théorie. La Russie aurait été un Etat capitaliste d'une forme nouvelle, la bureaucratie, la classe dominante, le stalinisme n'est pas l'ancien opportunisme. Elle critiquait également les rôles respectifs de l'URSS et des USA. (Tout comme SouB les Daménistes envisageaient l'imminence d'une troisième guerre mondiale qui mettrait aux prises USA et URSS). On refusait la formule "dictature du parti".

L'autre tendance condamnait tout activisme, ce qui revenait à :

- abandonner le travail des groupes communistes d'usine
- refuser la participation aux mouvements dirigés par les staliniens
- refuser toute participation aux élections syndicales ou commissions internes d'usines
- plus généralement, refus de l'activité organisationnelle, centrer la pratique sur l'activité théorique, afin de faciliter la reprise lorsque le prolétariat sera à même de reformer le parti communiste.

Il est toutefois à noter que parmi les partisans de Bordiga, on voyait en 1948 une hostilité au syndicat.

"Le parti affirme que le syndicat actuel est un organe fondamental de l'Etat capitaliste, ayant pour but d'emprisonner le prolétariat dans le mécanisme productif de la "collectivité nationale". Cette caractéristique d'organe étatique est imposée aux organismes syndicaux et de masse du totalitarisme capitaliste... Il en résulte que quelle que soit la forme revêtue par le syndicat : unitaire ou résultant d'une scission éventuelle; que quelle que soit son étiquette (même révolutionnaire, comme dans le cas des syndicats constitués par les anarchistes ou les syndicalistes) le syndicat ne peut être aujourd'hui différent de ce qu'il est, ni ne pas remplir une fonction ouvertement contre-révolutionnaire qui lui est imposée par la société capitaliste. C'est pourquoi on doit rejeter catégoriquement toute perspective de redressement du syndicat, toute tactique visant à la "conquête" de ses organes centraux ou locaux, toute participation à la direction des commissions internes ou organismes syndicaux en général. La classe ouvrière au cours de son attaque révolutionnaire devra détruire le syndicat comme un des mécanismes les plus sensibles de la domination de classe du capitalisme." (Battaglia comunista N°19 -10 Juin 1948)

Or, sous la pression de Bordiga, ces éléments deviendront trois ans plus tard favorables à une intervention au sein des syndicats et à leur reconquête. (Ceci marque les insuffisances de cette tendance, ou plutôt celles de Bordiga par rapport à la stratégie de l'IC et donc au léninisme).

Les conditions historiques de repli empêchaient un dépassement dynamique des divergences qui aboutisse à une soudure. Une séparation devint nécessaire.

6.5. En 1951 s'opère une épuration en ce sens que les résidus de l'histoire antérieure sont éliminés et le mouvement prend un aspect plus pur, plus réellement communiste. C'est la rupture effective, efficace avec la démocratie, telle qu'elle avait été proclamée à Livourne en 1921 (et dans "le principe démocratique"-1922) mais qui n'avait pu être réalisée à cause de l'IC elle-même. Le principe vital du parti n'est plus le centralisme démocratique, mais le centralisme organique. Les thèses de 1945 sont reprises et précisées avec :

- les leçons de la contre-révolution : la Russie n'est pas au centre des préoccupations, elle n'est pas non plus le centre de la contre-révolution. (La doctrine communiste est aussi bien théorie de la révolution que théorie de la contre-révolution, période durant laquelle il faut maintenir ferme le cap vers la révolution communiste. Celle de 1926 n'est pas la première contre-

révolution à laquelle les communistes furent confrontés. Il n'y a donc pas lieu de remanier la théorie. Cela implique aussi qu'on ne se polarise pas sur "l'énigme russe", comme le fit en France SouB).

- Le stalinisme ne fait que réaliser le contenu de la social-démocratie (tout comme le fascisme ne fait que réaliser le libéralisme. Ni l'un ni l'autre ne sont des phénomènes nouveaux).

- Condamnation de l'activisme et explication du renversement de la praxis (c'est-à-dire le moment où s'inverse l'activité humaine. La conscience suit toujours l'action. Ce n'est que lorsque la classe se constitue en parti que l'action est subordonnée à des actes de conscience et de volonté préalables. Décrire le renversement de la praxis, c'est donc se relier directement à la révolution future et définir le moment où le prolétariat se constituera en parti c'est-à-dire où, de classe vis-à-vis du capital, il deviendra classe en soi et pour soi, libre dans l'action.)

- Appréciation des révolutions anti-coloniales comme phénomènes positifs, même s'ils ne sont pas prolétariens et aboutissent au triomphe de révolutions bourgeoises.

- Lutte contre le révisionnisme et le doute; réfutation de l'opinion qu'il puisse y avoir une nouvelle classe (en Russie, d'abord, dans le monde ensuite): la bureaucratie; dénonciation du danger représenté par certains groupes reprenant les positions de Socialisme ou Barbarie, non pas pour l'immédiat, mais pour le futur, parce qu'ils défendent des positions qui tendent en définitive à nier l'importance de l'intervention du parti politique dans le déroulement de la révolution.

6.6. Ainsi ce petit regroupement pourra résister grâce à un effort théorique intense et en créant en quelque sorte un cordon sanitaire autour de lui.

(Le "cordon sanitaire" est une pratique consistant à préférer un isolement théorique fécond à un gonflement numérique à tout prix, lequel -l'expérience le prouve- se paie toujours par le bradage des positions de classe. Pour leur part Marx et Engels ont établi le cordon sanitaire chaque fois qu'ils l'ont jugé nécessaire. Ils ont mille fois mieux servi la classe en se livrant à leurs travaux critiques qu'en se laissant entraîner dans le tourbillon de l'agitation et du bavardage démocrate. Certains épigones de la Gauche théorisent aujourd'hui le cordon sanitaire dans un sens anarchiste. Ils craignent le contact de la réalité et la corruption qu'elle engendre, montrant ainsi qu'ils n'ont rien compris à la réification, laquelle n'est aucunement un phénomène moral ou idéologique, mais un phénomène matériel inhérent au mode de production capitaliste. Marx pour sa part disait : on ne peut échapper à la boue dans la société mercantile car celle-ci y est à sa place. Nous laissons aux anarchistes, même camouflés en disciples de la Gauche, le soin de préserver leurs chères personnes du contact salissant de la société bourgeoise et des idées qu'elle produit. Pour notre part nous savons qu'il faudra se livrer au corps à corps pour étouffer la vieille bête.)

Le petit groupement préparera par là la transmission de l'expérience révolutionnaire aux jeunes générations, la formation d'un vrai parti de classe à l'échelle mondiale. Dans une certaine mesure il pouvait être lui-même un parti (au sens historique du terme), car exprimant la situation où se trouvait la classe ouvrière : défaite sur le plan politique, mais victoire totale sur le plan programmatique. Sa forme réduite sur le plan organisationnel, extraordinairement puissante sur le plan théorique lui était imposée par les données mêmes de la lutte des classes, totalement contraires au développement extensif du mouvement. Ce groupement vivait en sachant bien que la révolution était lointaine.

6.7. Le XX<sup>e</sup> Congrès du PC russe et le 40<sup>e</sup> anniversaire de la révolution d'Octobre furent l'occasion de préciser (cf. 'Dialogue avec les morts') les perspectives de la crise future. Les travaux de Bordiga conduisaient à prévoir une crise d'entre-deux-guerres de type 29 pour 1965, qui n'épargnerait

pas cette fois-ci, la Russie, et l'alternative révolution communiste ou guerre mondiale pour 1975, ce qui coïncidait à la fois avec les travaux d'économistes bourgeois américains et avec les propos de Trotsky qui disait en 1926 - (cf. thèse 5.2) que l'URSS pouvait tenir 50 ans avant de réintégrer le marché capitaliste.

Les sources américaines étaient un rapport du 'New-York Research Institute', à propos duquel le 'Dialogue' précise :

"Dans ce rapport qui mérite attention, une chose nous a frappés : c'est que sa perspective coïncide avec la nôtre en ce qui concerne la durée de la paix, évaluée à une vingtaine d'années. Partant de calculs sur le volume des matières premières disponibles dans les deux camps et sur l'importance de l'industrialisation à réaliser dans les zones sous-développées du monde, le rapport admet en effet que la double accumulation capitaliste des USA et de l'URSS trouvera certainement des débouchés pendant vingt ans encore.

Qui l'emportera en 1975 de la guerre ou de la révolution ? D'ici là la lutte théorique aura tranché entre l'économie de l'explosion et celle du bien-être croissant. Mais les deux adversaires progressistes qui se mettent en ligne dans le "challenge" combattent théoriquement côte à côte." (p.118)

Certains éléments de la Gauche en réstèrent là, sans chercher à comprendre et à étudier comment la prévision pouvait se vérifier dans la réalité. Celle-ci eut donc en définitive un aspect négatif dans la mesure où ils adoptèrent la voie de l'impatience et de la rapidité pour confirmer la prévision. Ils se polarisèrent sur la Russie et quêtèrent l'aveu fatal : la reconnaissance du mod. de production capitaliste en Russie de la part des dirigeants de celle-ci.

"Entre le tremblement de terre du XX<sup>e</sup> congrès et les déclarations que, demain la réalité historique imposera inévitablement à ceux qui, avec une audace inouïe jettent aux orties les saints enseignements de leur maître Staline, ses oeuvres complètes, le demi-million de copies de la nouvelle économie qu'ils avaient substitué à celle de Marx et de Lénine le lien apparaîtra clairement. Nous allons vers le congrès de l'aveu. La force des faits est une force physique qui s'impose aux hommes, même lorsqu'elle se présente comme force d'une théorie. S'ils peuvent tricher avec la théorie pendant des époques historiques entières, ils sont finalement contraints de s'incliner devant elle.

Le moment viendra où ils devront avouer que la structure de l'économie et de la société russes est capitaliste, et ce sera le tournant décisif. L'économie pseudo-scientifique de Staline gênerait alors la manoeuvre, car, pour sauver la stabilité du pouvoir d'Etat, il serait utile de pouvoir tirer du marxisme authentique la preuve de ce fait, en soutenant qu'il était une nécessité historique. On trouvera alors commode de rappeler que Trotsky, Zinoviev, et tant d'autres n'avaient cessé de le dire jusqu'à ce que s'abatte sur eux la répression de 1926 et on sera bien ennuyé d'avoir prétendu que c'étaient là affirmations mensongères d'agents secrets du capital." (id.p.17)

Or ni l'aveu ni la réhabilitation de Trotsky etc... n'ont eu lieu, mais personne n'en a tiré les conséquences. Fidèle à son habitude, le PC international minimise complètement la chose : ainsi dans une récente édition Italienne du 'Dialogue avec Staline' où il est fait mention de la 'Confessione', on précise dans une note que bien sûr l'aveu n'a pas eu lieu, mais que ce n'est pas grave car il est implicite dans l'assimilation croissante du 'socialisme russe' avec le mode de production capitaliste ! le PCI lui aussi défend "l'invariance" : celle de l'irresponsabilité !

D'ailleurs il était tout à fait incohérent d'attendre un tel aveu alors qu'il avait été dit auparavant et fort correctement que la bourgeoisie pille la théorie prolétarienne, incapable qu'elle est de la réfuter.

Donc premièrement la bourgeoisie ne se défaira jamais d'elle-même de cette arme mystificatrice. Deuxièmement, si la bourgeoisie pille la théorie prolétarienne elle le fait sans la comprendre : elle ne possède pas de conscience juste des différences entre mode de production capitaliste et communisme. Elle est donc incapable de tirer du 'marxisme authentique' (pour la bonne raison qu'il lui est incompréhensible) la certitude qu'après 1926 la Russie ne pouvait que suivre un cours capitaliste. Cela c'est aux communistes de le définir et eux seuls le peuvent.

Pour certains, cette solution apportée à l'énigme russe de la part des russes eux-mêmes éliminait le dernier obstacle à la restauration de la doctrine. Cela constituait une incompréhension de la position d'après 1945 : l'URSS n'est ni un phénomène nouveau nécessitant une révision de la théorie, ni le centre de la contre-révolution.

Ils proclamèrent l'effort théorique fini, la nécessité d'aller dans la pratique. Or, abstraitement, on peut concevoir qu'il y ait pour un groupement d'hommes donné réalisation d'une restauration. Mais est-ce que cela veut dire pour autant qu'il soit possible de reprendre une activité effective à l'extérieur ? Ceci est pur schématisme, métaphysique. La possibilité d'intervention ne dépend pas uniquement d'une restauration théorique, mais aussi, fondamentalement de secousses profondes qui bouleversent toute la société. C'est pour quoi on peut se demander dans quelle mesure un tel mouvement - dans son ensemble - pouvait avoir intégré une "théorie réstaurée" lorsqu'il ne savait pas que les conditions d'intervention du mouvement dépendent de facteurs en dehors de sa volonté. En fait, l'oeuvre de restauration n'en était qu'à son début et elle fut assez vite abandonnée.

6.8. Un élément essentiel dans la décomposition du mouvement fut la faiblesse critique. Dans le texte de 1957 il était écrit : "Au cours des vingt ans qu'il nous reste à subir, la production industrielle et le commerce mondial connaîtront une crise qui aura l'ampleur de la crise américaine de 1929-32 mais n'épargnera pas cette fois, le capitalisme russe."

Huit ans après la prévision, à peu près à la moitié de la distance historique séparant de la crise pouvant amener la troisième guerre mondiale, il n'y avait pas manifestation de cette crise d'entre-deux guerres qui aurait permis la formation des premiers noyaux du parti de classe. Or -sauf rares exceptions- la non-vérification de cette prévision n'était pas abordée. On fit comme si de rien n'était, comme si la crise était simplement différée. En fait il y avait une rupture dans la prévision. Il aurait fallu l'affronter au lieu de parler à n'importe quelle occasion de la crise du capital, de son agonie etc.. les litanies classiques du trotskysme.

Ceci s'applique aux divers mouvements issus de la scission de 1966. Invariance, quoiqu'assez critique par rapport à la prévision (comme le montre le début de cette thèse qui reprend une partie de la thèse 1.5.8 du N°6) pensait que la crise d'entre-deux guerres (1965) avait été surmontée et maintenait tout de même la perspective révolution ou guerre pour 1975-80, avec le télescopage de la crise de 1965, jusque là différée. Ainsi dans le même numéro, la thèse N° 4.4.3.7 affirmait :

"La crise d'entre-deux guerres a été englobée. Elle télescopera l'autre, celle prévue pour 1975-80". (p.120)

Si le PCi affirme pratiquement que la prévision n'a jamais eu lieu (cf. notre N°1 p.10), les descendants de la scission de 1966 se sont également transformés en faussaires. Ainsi par exemple le Groupe Communiste Mondial qui prétend maintenir la prévision s'arme de ciseaux et de colles pour en modifier le contenu. Ainsi dans "La Question syndicale et le marxisme", on peut lire p.15:



" 1976 date approximative de la prochaine grande crise générale du système capitaliste (Dialogue avec les morts)".

Il serait bon de rétablir dans son entier une citation tronquée : le 'Dialogue' écrit :

"Trotsky parlait à ce sujet de 50 ans, ce qui nous aurait conduit en 1976 date approximative de la prochaine grande crise du système capitaliste que nous prévoyons." (p.132)

Par là Bordiga montrait que la perspective de Trotsky (d'ailleurs assez vague) recoupe approximativement la sienne : 1975 révolution communiste ou guerre mondiale. Le but de cette falsification est d'une part de s'éviter tout effort critique quant à l'échec de la prévision (après tout on ne vous a promis la crise que pour 1976, et encore "approximativement") et d'autre part de renvoyer la révolution aux calendes grecques.

A un niveau plus sérieux, l'échec de la Gauche sur la prévision témoigne de son insuffisance dans la restauration de la théorie des crises de Marx. Après la période de reconstruction d'après-guerre Bordiga ne fit que reconduire la périodicité décennale des crises (c'est-à-dire par exemple pour le second après-guerre : 1929-1939) et établit donc leur succession ainsi : 1965 crise d'entre-deux guerres, 1975, alternative guerre ou révolution. Or, COMME L'AVAIT PREVU MARX les cycles sont allés en se raccourcissant, ainsi depuis la deuxième guerre mondiale, les creux des cycles se retrouvent tous les 6 ans et vont aller en s'aggravant (1951, 1957, 1963, 1969, 1975, 1981(?)-)

"Jusqu'ici la durée périodique de ces cycles est de 10 ou 11 ans, mais il n'y a aucune raison pour considérer ce chiffre comme constant. Au contraire on doit inférer des lois de la production capitaliste, telles que nous venons de les développer, qu'il est variable et que la période des cycles se raccourcira graduellement." (Marx - Capital I, 7 XXV)

Lorsqu'un mouvement quelconque est devenu inapte à percevoir les discontinuités, c'est qu'il a abandonné la doctrine intégrale; sa dégénérescence est inévitable. C'est ce qui se produit.

6.9. Comme aimait à le répéter Lénine, les faits sont têtus, et le désir des éléments polarisés sur l'URSS n'étaient pas réalisés. Aussi s'enfermèrent-ils dans leur schéma et retournèrent-ils finalement aux déviations combattues antérieurement, dénonçant l'URSS comme le centre de la contre-révolution, étendant même cela aux différents pays qui s'étaient émancipés des métropoles coloniales, en se disant socialistes.

Pour ces éléments, il semblait qu'il y avait des potentialités révolutionnaires qui n'étaient pas utilisées, on ne savait pas les exploiter. Enfin si le parti n'avait pas plus d'influence c'est qu'il était tout simplement mal organisé. D'où un retour à Lénine. Tirant argument du fait que celui-ci, en 1903 avait fait propagande pour la formation d'un organe central et la création d'un parti plus centralisé et structuré (une foule de cercles existait alors, il fallait unifier les unités existantes), on estimait qu'il fallait agir comme Lénine. Or les situations n'étaient pas les mêmes, car si à cette époque deux ans avant 1905, les bases matérielles existaient réellement pour une telle structuration, la même politique dans les années 1960 relevait d'un pur volontarisme. Et avec celui-ci toutes les tares du léninisme - à ne pas confondre avec Lénine - reprenaient le dessus.

"Le léninisme ou bolchévisme est la doctrine née et développée après la mort de Lénine. Tous les groupements et théoriciens russes ont contribué à son édification, que ce soit Staline, Zinoviev, Boukharine, Trotsky, etc.. Elle est la fixation d'un certain nombre de positions de Lénine, mais il n'est pas possible d'écrire l'équation léninisme = théorie défendue par Lénine. Celui-ci se considérait continuateur de Marx, restaurateur de la doctrine (...) Le léninisme est fondamentalement la généralisation du

schéma russe à la révolution occidentale. Il contient la théorisation du parti deus-ex-machina, avec la conscience venant du dehors, le culte de la volonté et de la manoeuvre tactique, le fétiche de l'organisation avec le culte du chef, une sophistique en guise de dialectique qui permet de tout justifier. Le léninisme pousse le dualisme au sein de la classe et dans la doctrine jusqu'au plus extrêmes conséquences et, en ce sens, il est bien l'expression théorique de la défaite prolétarienne. Or la défaite est fragmentation de la classe." (Invariance N°6 p.66)

Ces éléments voulaient donc trouver un autre mode d'organisation pour favoriser l'exportation de la théorie. En particulier le parti fut considéré comme un instrument qui pouvait utiliser la démocratie. La mystification démocratique triomphait au sein du parti.

La spécificité du parti-préfiguration de la communauté, du parti comme organe était niée au profit d'une conception instrumentaliste. L'idéologie bourgeoise refaisait fortement son apparition au sein du mouvement parce que la théorie instrumentaliste n'est qu'une variante de l'utilitarisme né au XVIII<sup>e</sup> siècle. La différence c'est qu'elle exprime que l'essentiel n'est plus l'homme, mais l'instrument, la machine.

D'autre part poser les questions sous l'angle de l'organisation, c'est-à-dire victime de l'idéologie ambiante, de l'idéologie de la phase de soumission réelle : le fascisme, qui ne voit que des questions organisationnelles, jamais de théorie.

6.10. Au fond, dans un premier temps, on voulut forcer la prévision à se réaliser. Or :

"Ce qui est grave, c'est quand on fixe un terme limite à l'histoire pour confirmer les prévisions de la doctrine : l'opportunisme n'a jamais eu d'autre origine et n'a jamais conduit sur une autre base ses campagnes de sophistication dont celle du socialisme en Russie fut la plus pernicieuse." (Dialogue avec les morts -p.132-)

En 1962, le Parti Communiste Internationaliste crut possible -à la suite de l'agitation commencée en 1960 et renforcée au cours de l'année même- de faire un organe syndical : Spartaco. Ces mouvements n'étaient que des symptômes mais non la crise. Cela ne faisait rien puisqu'il était prévu qu'elle devait venir.

Mais quand on commence à <sup>ne plus</sup> avoir un comportement matérialiste, non volontariste, la dégénérescence est inévitable. La parution de cette feuille fut la première défaite théorique car elle signifiait l'abandon de la revendication de lier en un tout indissoluble l'action immédiate ("économique") et la lutte médiante, "politique". C'était reconnaître la division de la classe, l'accepter et la théoriser. Au contraire le parti de demain devra conduire unitairement toutes les luttes et avoir un organe de presse unitaire.

En 1963 on s'enfonça un peu plus en publiant en France "Le prolétaire". Le mouvement quittait ses positions originales et se mettait au niveau du mouvement trotskyste avec lequel il entra en concurrence. D'où les divers articles ou réunions publiques proclamant la mort du trotskysme, parlant de son autopsie, alors que leur manifestation était la meilleure preuve de la vigueur de celui-ci.

Tout cela montrait aussi l'insuffisance de la thèse de la gauche sur le syndicat, dès lors que n'étaient pas clairement précisées l'évolution de celui-ci, son intégration dans l'Etat et le comportement des prolétaires à son égard : la désertion.

6.11. Cette déviation ne fit que se renforcer. De 1964 à 1966 ce fut l'assaut du fétichisme démocratique (on voulut même structurer le mouvement en lui créant des "chefs"! ), du doute révisionniste. Celui-ci se manifesta surtout dans l'abandon de la perspective tracée en 1957. Ce ne fut pas fait de façon

nette et précise, mais par l'affirmation de perspectives nouvelles sans essai de relier avec l'ancienne pour la confirmer ou la rejeter. On fit de la Chine un nouveau foyer révolutionnaire, puis l'Inde fut proclamée poudrière de l'Asie, le marché commun était considéré comme réalisé et le stade des nations dépassé en Europe; on remettait en question l'importance des révolutions anti-coloniales, on leur niait toute manifestation algérienne (la révolution algérienne est-elle une révolution ?) alors qu'au cours des années précédentes on avait salué l'immense vague révolutionnaire (même si elle était bourgeoise) des pays d'Asie et d'Afrique et stigmatisée l'Europe enfoncée dans la stupidité démocratique. Il y eut même de très belles découvertes comme celles-ci :

"L'empire américain est immense mais plus vulnérable encore que les vieux empires coloniaux qui se sont survécus jusqu'à la seconde guerre mondiale. Il ne tient que sur la puissance du capital et la force vive des armes à quoi se réduit sa politique coloniale et internationale."

(Programme communiste N°36)

Sans parler des découvertes comme celles de la proto-bourgeoisie ou de la rente usuraire capitaliste.

Il y eut tout de même des réactions importantes : les notes pour les thèses, les thèses de Naples, celles de Milan rappelèrent comment le parti avait vécu depuis 1951, comment dans la réalité le centralisme organique s'était manifesté. Malheureusement le courant était trop fort et emportait tout. L'acceptation des thèses ne fut que formelle car, dans la vie, dans la pratique du mouvement, le mécanisme n'était même pas à la hauteur du centralisme démocratique tant décrié; il était celui d'un mouvement en décomposition.

6.12. Dans le N°6 Invariance n'a pas été vraiment jusqu'au bout de ce que son propos impliquait quant à la constitution du PCI en 1943. Celle-ci est considérée comme prématurée, en continuité avec la position de Bordiga, prise dès la fondation du parti. Ce n'était pas suffisant car il fallait dire que la constitution même d'un parti formel dans une phase de recul, témoigne d'une faiblesse doctrinale. Nous avons déjà vu que celle-ci se manifesta sous divers aspects.

D'abord, mais ce n'est pas le plus fondamental, il fallait porter clairement la critique à la troisième internationale en tant que phénomène global. Or, ne reprocher à l'IC qu'une mauvaise tactique (d'ailleurs à juste titre) n'était pas seulement néfaste sur le plan de l'action immédiate mais remettait en cause l'être du parti, impliquait que l'IC réalisait correctement cet être alors qu'il n'en était pas ainsi. Que la critique n'ait pas été portée au moment de la grande lutte qui va jusqu'en 1928, beaucoup de faits peuvent le justifier, mais il n'en est pas de même des années après, lorsqu'il n'y a plus rien. La non-coupure avec l'idéologie léniniste, avec la conception léniniste de la tactique et de l'organisation devait inévitablement produire des effets néfastes. Mais il y a des aspects encore plus graves de la faiblesse doctrinale.

Nous en avons déjà vu quelques-uns ; question syndicale, insuffisance dans la saisie du mouvement du capital (périodisation), faiblesse de la théorie des crises, restauration insuffisante de la dialectique contre les ravages du marxisme scientifique etc...

6.13. Toutefois l'insuffisance dans la restauration programmatique aurait pu être surmontée si le mouvement réel avait fourni les conditions matérielles pour permettre la restauration sur la base des positions de 1951 qui exprimaient dans quelles limites le petit groupement pouvait être un parti, exprimant un certain moment de la vie de la classe. Pour qu'il puisse se considérer comme un parti et qu'il puisse continuer à l'être, c'est-à-dire pour qu'il n'y ait pas de rupture entre l'organisation actuelle et celle qui dirigera la révolution de demain, il fallait que le parti soit faible numérique-

ment et ne regroupe que les éléments totalement persuadés de la validité de la doctrine, non seulement pour tout l'arc historique passé mais surtout pour celui à venir. Il perdurera dans la mesure où il sera apte à lutter contre le révisionnisme. Celui-ci ne naît pas à la suite d'une défaite sanglante du prolétariat, mais en pleine période d'expansion de celui-ci (à l'époque de l'abrogation des lois anti-socialistes, en Allemagne par exemple) en pleine période aussi du renforcement du mode de production capitaliste, de telle sorte que le but semble s'éloigner bien que la capacité d'intervention dans la société devienne de plus en plus grande. D'où l'idée de trouver une voie plus rapide (court-circuiter l'histoire) : le but n'est rien, le mouvement est tout. Le doute révisionniste dénoncé en 1945, triomphe en 1966. On peut résumer son mode d'affirmation dans la phrase : la prévision n'est rien, l'organisation est tout. On retrouvait la même erreur qu'en 1925, lors de la bolchévisation.

6.14. Le faible parti formel de 1951, faible numériquement mais fort sur le plan programmatique succombait lui aussi à l'assaut révisionniste. Jamais peut-être, sur une si longue durée, un parti formel n'avait eu une expression aussi puissante. Jamais une telle résistance à la contre-révolution n'avait été opérée. Malheureusement il succomba lui aussi en résolvant la question qui l'avait minée dès le début et qu'il avait paru surmonter : quel doit être le mode de vie du parti ? Réponse : que le groupement défendant les programmes - donc les lignes théoriques fondamentales ainsi que les grandes lignes de l'action future - du parti dans sa large acceptation historique, soit un vaste mouvement ou la réunion de quelques individus, un seul et même mode de vie : le centralisme organique; donc bannissement absolu de toute révérence ignominieuse à la mystification démocratique.

Dit autrement, il ne doit pas y avoir distorsion entre programme et tactique acquisition de la gauche au cours du premier après-guerre; de même il ne doit pas y avoir distorsion entre programme et principe d'organisation : acquisition définitive du second après-guerre.

6.15. Le révisionnisme qui emporta le PCI a donc été engendré par le renforcement considérable du capital dans la période d'après-guerre, par son rajeunissement. D'autre part les classes moyennes, produits hybrides du capital, pénétrèrent le parti et firent triompher une position hybride. Celle-ci se manifesta surtout au sujet de son organisation. Ceci était inévitable puisque si on ne recherchait plus, dans les faits matériels la cause de l'absence de liens entre le parti et la classe, restait alors, à s'en prendre aux principes du mouvement.

La contre-révolution triomphait totalement. L'être du parti était remis en cause, puisqu'il y avait négation du centralisme organique. Les forces de tension ont été telles qu'elles ont réussi à désintégrer le dernier noyau restant sur les bases du programme.

6.16. Deux événements auraient pu favoriser le passage de ce parti dans son acceptation historique à un parti formel efficient :

1° - une crise économique de type 29. Celle-ci fut éescomptée pour le milieu de la décennie 1960-70. Mais comme nous l'avons montré cette prévision résultait de l'absence de restauration intégrale de la théorie révolutionnaire et elle favorisa l'assaut révisionniste. Il aurait fallu affirmer que le parti historique avait encore de longues et dures années à vivre avant que le prolétariat ne se reforme en parti. Mais cela il n'en était pas capable. Même Invariance estimait que la crise n'était que surmontée et vivait dans la perspective d'une venue imminente de la révolution (1975).

2° - la révolution anti-coloniale, en provoquant une certaine radicalisation dans les métropoles capitalistes. Le phénomène se produisit mais fut de trop faible envergure, d'autre part, le parti abandonna trop vite la juste interprétation de ces révolutions, ce qui mit un obstacle à sa liaison avec elles.

Il faut battre en retraite. Comme en 1852 lors de la dissolution de la Ligue des Communistes, en 1872 lors du transfert de l'AIT à New-York, en 1906 après la défaite de la première révolution russe, en 1928, lorsque certains éléments de la Gauche jugèrent que tout était fini et qu'il fallait attendre une autre phase révolutionnaire. Battre en retraite signifie retourner aux positions fondamentales, celles de 1969, 1951, 1945 et, par-delà la révolution russe, aux fondements du communisme affirmés dans l'oeuvre de Marx et d'Engels.

6.17. "Le parti détruit pièce à pièce en trente ans, ne se recompose pas goutte à goutte comme un cocktail, selon l'art bourgeois de se droguer. Il doit se placer au terme d'une ligne unique et sans rupture de continuité, qui ne se caractérise pas par la pensée d'un homme ou d'un groupe d'hommes présents "sur le marché", mais par l'histoire cohérente d'une succession de générations. Par dessus-tout, il ne peut surgir de cette nostalgie illusoire du succès qui, loin de se fonder sur la certitude doctrinale inébranlable (que nous possédons depuis un siècle) de la réalité du cours révolutionnaire, compte bassement sur l'exploitation subjective du tatonnement et des trébuchements d'autrui : ce serait-là une voie bien mesquine, stupide et illusoire pour un résultat historique immense!" (Préface au Dialogue avec les morts. p.6)

La rupture de continuité organisationnelle impose une étude théorique plus exhaustive, une rectitude encore plus grande et un enracinement dans le passé plus profond, une intégration de tous les courants qui -même partiellement- défendent la théorie du prolétariat.

Cependant cette rupture doit permettre en même temps de rompre réellement avec la III<sup>e</sup> Internationale, car il est impossible que le parti de demain puisse se former sur la base des thèses même des deux premiers congrès seulement (ceux qui représentent le mieux la position révolutionnaire intégrale).

6.18. Le parti ne peut se reformer qu'avec la soudure de deux mouvements : celui du retour à la totalité de la théorie du prolétariat et celui de l'unification de la classe. Depuis 1914, le mouvement prolétarien est à la recherche de l'unité perdue. Certains croient la retrouver en conquérant les syndicats, d'autres en théorisant un système de conseils d'entreprise qui escamoterait parti-direction-autorité etc... Cependant, l'exigence de réaffirmer la doctrine en tant que totalité (alors que de tous cotés on veut y faire des coupures, des séparations) ne s'est manifesté réellement que dans le parti communiste internationaliste, puis international et enfin dans Invariance. Ce mouvement a lui aussi fait faillite. En conséquence il est nécessaire de reprendre l'oeuvre unificatrice en suivant toujours, en même temps le mouvement réel.

6.19. On ne crée pas un parti à plus forte raison à une grande distance historique de la vague révolutionnaire. Il se formera du mouvement d'unification de la classe. Son existence formelle à l'heure actuelle serait une gêne, ne serait-ce que parcequ'au bout d'un certain temps - à cause même du marasme politique - il tend à se prendre pour un deus ex machina et à croire que tout doit passer par lui, qu'il doit tout diriger. Ceci, juste au moment où il est le moins reconnu par le mouvement réel. Il faut au contraire montrer comment la triple exigence de l'unification, de la réacquisition de la totalité de la doctrine et celle de la formation de la Gemeinwesen -(la Communauté humaine) implique obligatoirement la formation du parti.

6.20. Un élément fondamental pour la réacquisition de la doctrine est fourni par la Gauche Communiste d'Italie. Cependant beaucoup d'éléments parallèles peuvent être nécessaires : Tribunistes, KAPD, divers mouvements se réclamant des conseils, Lukàcs etc... Le travail d'unification implique le refus des anathèmes.

Cependant cette unification implique en même temps une très nette délimitation sinon c'est l'unification de n'importe quoi. Réunifier n'est pas abjurer les schismes (avec la démocratie sous toutes ses formes, avec le mouvement anarchiste etc...) C'est au contraire, grâce à des délimitations rigoureuses que le mouvement d'unification peut réellement déboucher sur la formation d'un être unitaire : la classe en tant que classe et donc constituée en parti.

6.21. Mais la révolution, travestie et mystifiée réapparaît, ré-émerge (lutttes du prolétariat noir aux USA, Mai 68 en France, Italie-1968, Pologne-1970, lutttes en Grande-Bretagne et en Espagne etc.. le réveil de l'Afrique). Tout cela montre que nous sommes entrés dans une nouvelle phase, phase qui verra, avec l'irruption de la crise, le triomphe des positions communistes.